

Bi-Mensuel

PARIS-ORLÉANS

fin Avril 1929

8^e Année

N° 157

l'en dehors

Organe d'éducation, de réalisation, de camaraderie individualiste anarchiste

Les Camarades adresseront
tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité Saint-Joseph, ORLÉANS

ABONNEMENT MINIMUM. Un an : 10 fr. ; Extérieur : 15 fr. »
ABONNEMENTS DE PROPAGANDE :
à 3 exemplaires de chaque numéro : Un an : 24 fr. ; Extérieur : 36 fr. »
à 5 exemplaires de chaque numéro : Un an : 36 fr. ; Extérieur : 52 fr. »
Tout exemplaire d'une date antérieure à l'année courante : 0 fr. 75
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 60 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés de l'affranchissement nécessaire.

Prendre notede nosnouveaux tarifsd'abonnement**Tournée de causeries E. ARMAND****THIERS**

Jeudi 2 mai, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail : *Notre anarchisme et sa réponse à quelques problèmes d'actualité*.

VICHY

Vendredi 3 mai : (pas de réunion, journée consacrée aux abonnés de *l'en dehors*).

SAINT-ETIENNE

Samedi 4 mai, à 20 h. 30, à la Bourse du Travail (salle 59, deuxième étage, côté de la Mutualité) : *Notre anarchisme et sa réponse à quelques problèmes d'actualité*.

Dimanche 5 mai : Balade au Guizay.

LYON

Lundi 6 mai, à 20 h. 30, au local du groupe libertaire, salle Sacco-Vanzetti, 171 (angle cours Lafayette et rue Duguesclin) : *Notre anarchisme et sa réponse à quelques problèmes d'actualité*.

Mardi 7 mai, à 20 h. 30, à l'Unitaire (entrée salle du premier étage) rue Boileau, 169, réunion des amis et sympathisants de *l'en dehors* : *À l'ujet de certaines de nos récentes campagnes*.

YOONNAX

Mercredi 8 mai, à 20 h. 30 : *L'individuisme anarchiste et le mouvement social*. Salle de l'Aurore sociale.

A ceux qui nous aiment

Nous voici de nouveau dans une passe difficile. Le montant des souscriptions accuse une diminution sensible, ainsi que le nombre des abonnés nouveaux. Rien ne nous ennuie davantage que d'insister, mais les faits sont là. Il y a un moyen de nous délivrer de ces soucis — question de souscriptions mise à part — c'est de nous trouver de nouveaux abonnés. Nous estimons que ce n'est pas exagéré que de demander à ceux qui le sont déjà de nous découvrir, en douze mois, un lecteur s'intéressant suffisamment à *l'en dehors* pour y souscrire un abonnement d'un an.

Qu'on songe à ce que nous donnons pour DIX FRANCS PAR AN, autant de matière qu'un volume de mille pages, peut-être davantage. Qu'on admette nos opinions, qu'on les discute, qu'on soit hostile à certaines de nos thèses ; il n'y a pas ici une étude, un article, qui ne porte à réfléchir, qui n'offre matière à discussion. Et tout cela sans que *l'en dehors* fasse double emploi, avec aucune feuille appartenant à nos idées.

Il nous reste tant de besogne à accomplir — et de la bonne besogne, croyons-nous ! Donnez-nous la possibilité de la mener à bien sans être arrêtés par le problème des gros sous. — *l'en dehors*.

Si la bande de votre journal porte l'avis : « Votre abonnement expire le » SUIVI D'UNE DATE et que cette date soit dépassée, payez votre abonnement ou renvoyez cet exemplaire s. v. p.

SOMMAIRE : A ceux qui nous aiment. — *La prostitution* (A. Baily). — *Réalités, Vérités* (G. de Lacaze-Duthiers). — *Croquignoles*. — *Nos centres d'intérêt et les réflexions qu'ils suscitent* : Nos associations, *Les contrats en anarchie* (Dr. Robertson Proschowsky). — *Les Doukhobors* (A. Baily). — *Le massacre de la colonie des tsiganes de Pobedine*. — *Chez les Indiens du Centre Amérique* (Georges Vidal). — *Les Poètes sont des Dieux* (Harold Goldfinger). — *En marge des compressions sociales*. — *Réussissons-nous à nous comprendre* ? (Brand). — *La vie intense* (Sakountala). — *La camaraderie*, I (E. Armand). — *Le courage* (John Henry Mac Kay). — *Propos d'un bourgeois* (Senex). — *Croisez et multipliez* (Mry). — *La leçon* (E. Armand). — *Lettre de l'Argentine* : *Une critique de la théosophie*, II (Costa Iscar). — *L'Amour plural* (Joseph Vassivière). — *Le droit des malades* (Ixigre). — *La Plasmogénie* (A. L. Herrera). — *Glances, Nouvelles, Commentaires*. — *Nos rêves expliqués par la psychanalyse*. — *Parmi ce qui se publie* (E. A.). — *Pâque* (L. Barbedette). — *Trois mots aux amis*. — *Avis et communications*.

LA PROSTITUTION

Il est des gens qui pensent que la prostitution ne représente que la radeuse qui, le soir venu, s'en va chercher le miché qui lui fournira le pognon dont elle a tant besoin pour vivre si mal ; ou s'achemine vers les boîtes officielles ou clandestines dans lesquelles viennent le travailleur, le fils à papa, l'homme honorable et honnête, le bon père de famille, le garçon rangé, etc., etc.

Mon intention n'est point de condamner les actions de l'héritage de bas et haut étage, mais simplement de constater et ensuite d'extérioriser des faits que mon *sens* a pu enregistrer.

Il est incontestable que la mentalité de la radeuse, de la femme en « maison », de la femme de maison de « rendez-vous », de la femme de « brasserie » est basse, très basse. Ces femmes ne cherchent pas à s'émanciper, à se libérer ; elles ne pensent qu'à jouer laidement et stupidement ; elles sont prêtes à toutes les mesquineries pour faire un « levage ». Leur attitude est toujours en faveur du maintien des principes d'autorité et de contrainte ; elles ne sont animées par aucun idéal ; seule, la pensée de toucher le petit ou gros cadeau selon la générosité du client, les intéresse. Leurs conversations sont d'une banalité écoeurante : les potins, les niaiseries, les médisances, les chansons hystéro-patriotardes, le respect du Dieu tout-puissant, la plus grande attention pour les ministres dudit, voilà la puissance cérébrale, sentimentale, intellectuelle de ces femmes.

Leur « départ », il est vrai, est bien souvent dû à la rosse et à la gourmandise de l'homme. Mais, à part une infime minorité, quand elles sont sur la pente, elles ne font rien pour s'empêcher de s'enliser plus profondément. Cette vie sans initiative et leur grande indolence d'esprit sont faites pour les rendre de vraies malheureuses. Quand elles aiment, elles font leur choix — à moins d'un cas exceptionnel — parmi les « barbeaux » en fait ou en puissance. Elles sont heureuses de s'accoupler avec des gredins qui, les dépassant de beaucoup en bassettes, n'ont aucun courage et aucune énergie. Il fut un temps où leur homme devait supporter les risques de la « bataille ». Quand d'autres galants ou la police cherchaient à les ravir... Mais aujourd'hui les risques de ces « messieurs » sont moins grands, il ne leur reste à accomplir que la froussarde tâche de « flétrir la trempe » à leur dame, le soir, quand le rapport est par trop faible, quand le « paillon » se fait sentir ou qu'une « planque » a été découverte.

Les hommes de ces dames ne sont pas toujours, comme on pourrait le penser, pourchassés par la police, ils ont leurs petites et grandes faveurs. Suivant les renseignements fournis, ils sont bien souvent « mouton » et ont droit au « condé » et parfois même ils ont déjà un pied dans la *maison*.

Mais si les susdits êtres sont dangereux pour les individus qui, originellement, hardiment et courageusement tentent de « vivre leur vie » sans chercher à faire des méchancetés et des vilenies à leur semblables, il en est d'autres qui usent et abusent d'une prostitution plus basse parce que plus cachee et plus hypocrite. Pourtant, malgré qu'elle semble se mieux cacher, elle est criarde, parce que généralisée et tout autant autorisée que la première.

N'a-t-il rien du maquereau le monsieur qui, titulaire d'un blason ou d'un nom marquant pour les automates sociétaires, s'en va à la recherche d'une vierge, demi-vierge ou tarée quelconque qui lui apportera, sous le couvert de la loi, la forte somme en mariage.

N'a-t-il rien du maquereau le patron qui, fort de ses droits, exige que ses ouvriers lui fournissent, en plus de la sueur

que leur travail leur fait donner, le corps tout entier, afin de satisfaire ses appétits et désirs avec le moindre risque et le moindre débours ?

N'a-t-il rien du maquereau le chef de rayon, le principal, le contremaître, le chef de bureau qui consent à octroyer quelques avantages à ses subordonnées à condition, qu'en échange, elles veulent bien être *sa chose* ?

Ne sont-ils pas des maquereaux, la mère complaisante et le père aveugle qui consentent à ce que leur fille soit flirtee et coitée par M. le fils Untel qui permettra à ses bons parents ouvriers, dans le commerce, dans les affaires ou dans la culture, de faire *LEURS AFFAIRES* en leur apportant de la bonne galette ?

Ne sont-elles pas des prostituées les femmes qui n'ont pas le besoin immédiat, la maladie ou la misère comme excuses valables, se plaisent, tout en travaillant (c'est-à-dire tout en accomplissant des besoins qui ne peuvent qu'enrichir rapidement leurs employeurs) et sans être stimulées et tenaillées par des désirs de beauté, c'est-à-dire de besoins sexuels, sentimentaux, affectifs et cérébraux, à se vautrer avec leur patron, leur chef ou contremaître ? Elles sont ou seront les jouets de ces exploiteurs parce qu'elles seront trop lâches pour ne point refuser les avances faites par les susnommés et aussi parce qu'elles seront heureuses d'être les ouvrières, les maîtresses et bien souvent les mouchardes de braves et moraux bourgeois en pied et en attente.

La femme qui fait argent de son corps (son bien légitime), dépourvue de tout principe, peut ne point nous plaire, non pas parce qu'elle commercialise et son corps et l'amour, mais parce que son point de vue (si elle en a un) est contraire au nôtre. Ses agissements vulgaires, légaux, sociétaires, laids et grotesques peuvent ne point s'associer avec nos désirs de liberté et de beauté. Mais, si nous entreprenons de critiquer leur genre de prostitution, il nous faudra pousser à fond notre analyse afin de bien faire comprendre à ceux qui cherchent et veulent approfondir les choses que l'ouvrière qui, en plus de son travail, livre son corps à son patron, chef ou contremaître est une *vile prostituée*.

PROSTITUTION, tu règnes en maître au pays des bipèdes !

De puis le « tapin » qui trottine en attendant le client en passant par les dames qui se présentent au choix ; les femmes mariées qui, dans les salons des maisons de rendez-vous, monnayent leur sourire et se font peloter pour faire bouillir la marmitte pendant que leur mari belote gairement au café du Commerce, de l'Industrie ou à l'Hôtel du Crand-Cerf en compagnie des notables du pays, de la commune, du quartier ou de l'arrondissement — jusqu'à la charmante ouvrière d'usine, d'atelier, de magasin ou de bureau qui, en plus des gros bénéfices que rapporte son ouvrage, alloue, à son patron, un gros surplus en lui servant d'instrument de jouissances sexuelles, sans pour ce, en tirer d'autres avantages que de la vanité, de l'ambition et l'utilisation de la délation, la prostitution suit son cours et fait des siennes.

Depuis le « poisse » qui, dans les bars, les mastroquets, les beaux palaces ou les hôtels borgnes, fait la ripaille pendant que sa moitié va se « défendre » — en passant par le monsieur rangé et chic dont la complaisance est intéressée, le coureur de dot, les parents bien disposés, jusqu'aux gens de toutes sortes qui, pour obtenir de fortes récompenses sans fournir en échange des marques vraies d'intelligence, d'initiative, d'originalité, de courage et de désintérêt, d'efforts réitérés, de réciprocité et d'enthousiasme — sont prêts à s'abaisser et à ramper devant les privilégiés, la prostitution fait rage.

Grands et Petits, mercantis, arrivistes arrivés ou en chemin, superbes coquetteries, belles dames et jolies ouvrières ; gens des villes et des champs, poètes, artistes, philosophes et penseurs, savants, philanthropes ; prêtres, pasteurs et rabbins, commerçants et industriels, journalistes et fromagistes, ouvriers « casés », « placés », bien « assis », « décorés », « honorés » ou cherchant à être par tous les moyens à votre portée, découvrez-vous, agenouillez-vous, faites vos demandes ou redemandez de faveurs : voilà la PROSTITUTION QUI PASSE et débite son répertoire !!! — A. BAILLY.

Vous faites partie de nos Associations c'est parfait — faites quelque chose de plus : Créez un groupe d'amis de *l'en dehors* là où vous résidez.

Réalités, Vérités

Les dirigeants profitent de toutes les occasions pour faire machine en arrière et entraîner à leur suite le troupeau des dirigeants : funérailles d'un héros (!) ou d'un politicien quelconque ; cérémonies commémoratives et inaugurations sensationnelles ; réceptions de princes étrangers ; fêtes nationales et nationalistes, — tout cela est prétexte à consolider la réaction qu'ils représentent. Il faut que le peuple soit rudement abruti pour faire ainsi le jeu de ses maîtres en accourant docilement à leur appel, et en applaudissant leurs discours mensongers, tout en admirant leurs gestes dont l'incohérence est un défi au bon sens le plus élémentaire.

Nous avons trop vu à l'œuvre les « fumistes » de tous les partis pour croire à leur sincérité : socialistes n'ayant qu'une idée : nuire à leurs semblables et les dépourrir ; communistes battant leur femme et faisant de leur foyer un enfer ; radicaux bouffeurs-de-cureux imposant la première communion à leurs gosses et demandant qu'on les enterrer à l'église, et ainsi de suite, partout où des hommes, tout en essayant de dissimuler leur pensée, se montrent tels qu'ils sont. Du haut en bas de l'échelle sociale, on n'a affaire qu'à des farceurs, blufeurs, cabotins et autres qui agissent par intérêt.

L'EN DEHORS N'EST PAS UNE TRIBUNE LIBRE, mais toute personnalité à laquelle il est nominalement fait allusion dans ce journal est assurée que sa réponse sera publiée, ou pour la moins prise en sérieuse considération.

DIMANCHE 12 MAI

BALADE réservée aux membres des associations rattachées à *l'en dehors*.

Rendez-vous à 11 h. 3/4, café Granier, rue du Château-d'Eau, 47, Paris (10^e).

DIMANCHE 26 MAI

BALADE CHAMPÊTRE DANS LA BANLIEUE DE PARIS
dans le PARC DE MAISONS-LAFFITTE

Rendez-vous à midi, à la Porte-Maillot, au départ des tramways Maisons-Laffitte (n° 62). Descendre arrêt du Parc, à Maisons-Laffitte, prendre la rue en face de l'arrêt, la suivre jusqu'à la porte des Pétrons, prendre à gauche au premier rond-point et continuer jusqu'à la clairière. Des flèches E. D. indiqueront le chemin à suivre.

Se munir de provisions. — Appel est fait aux musiciens et chanteurs amateurs.

Quand on voit comment sont arrivés certains individus, en se reniant sans cesse, d'esprits généreux devenus des bourgeois égoïstes, écrivant aujourd'hui le contraire de ce qu'ils écrivaient hier, adorant ce qu'ils méprisaient et méprisant ce qu'ils adoraient, on se dit qu'après tout, quels que soient le bien-être et la considération (?) dont ils jouissent, il est préférable d'être dans sa peau que dans la leur. On ne changerait pas le métier qui vous permet de vivre contre la situation qu'ils occupent dans la politique, le journalisme ou la finance. Entre ce qu'ils sont devenus et ce que vous êtes resté, il y a un abîme infranchissable. Laissons-les où ils sont, sans envier leur prestige, leurs déisations, leurs honneurs, et leur talent fait de bluff et d'insincérité.

**

En présence des « manifestations » plus ou moins réactionnaires qui témoignent du déclin de l'intelligence humaine à notre époque, la seule attitude à observer, pour l'homme qui persiste à penser et agir librement, au sein d'une multitude avachie et domestiquée, c'est de tourner le dos à ces manifestations, c'est de rester chez lui et de ne pas se déranger. En un mot, c'est de s'abstenir de faire ce que tout le monde fait, par bêtise ou par canaillerie.

**

Le nombre des gens intelligents diminue chaque jour, c'est un fait certain. Nous en avons constamment la preuve sous les yeux. En revanche, le nombre des imbéciles augmente dans des proportions inquiétantes. Ils sont légion. Bientôt, on ne rencontrera plus dans les rues un seul homme sensé. La vie sera de plus en plus stupide.

**

Les cérémonies de la Semaine sainte à Séville, que chaque année les feuilles bien pensantes décrivent complaisamment, accompagnées de photos, traduisent à merveille les aspirations de l'humanité actuelle. Ces moines porteurs de cagoules, qui défilent sous les yeux d'une foule en délire, nous ramènent aux jours de l'Inquisition. Ils résument notre époque, époque d'avachissement et d'imbécillité, que dominent la peur, la superstition et la tyrannie.

**

Nous assistons de nos jours à la plus formidable réaction qui ait jamais été (le mot formidable a toujours voulu dire dangereux). Le mot réaction est pris ici au sens de négation de la vie et de la beauté, et non au sens de lutte contre l'iniquité et le mensonge, qui constituent précisément cette négation. De ces deux « réactions » la première a pour elle la majorité amorphe et veule ; la seconde n'a que quelques individus isolés, qui font ce qu'ils peuvent pour remonter le courant de la bêtise universelle.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

P.-S. — Remerciements au camarade qui, en même temps qu'une souscription pour la Philosophie de la Préhistoire, a cru devoir souscrire, sans y avoir été invité, à l'Idole Phallique. Ce camarade a du flair. Il doit penser qu'aucun éditeur n'osera publier cet ouvrage, et il nous indique le moyen de le faire paraître, quand même. Espérons cependant que nous n'aurons pas besoin d'avoir recours au système des souscriptions pour publier un roman que « tout le monde voudra lire ».

PROJET D'ASSOCIATION « LE PHALANSTÈRE ». — Les camarades qui s'intéressent au projet écriront à PHILIPPE, 65, rue de Vannes, Paris (14^e), pour tous renseignements.

Croquignoles

Le bon filon.

Je ne veux pas reprocher au camarade Krestinski, ambassadeur de l'U. R. S. S. à Berlin, le dîner de gala qu'il offrit l'autre jour à des invités de marque. On y servit de très bonnes choses : caviar, poulettes de Bruxelles, ananas, que sais-je encore, tout cela dans de la porcelaine aux armes impériales, et je n'aurai garde d'oublier les couverts d'argent portant gravés « la faucille et le marteau ». On but des vins fins, du champagne, du cognac, des liqueurs. L'eau vous en vient à la bouche, c'est bien le cas de le dire.

L'ambassadeur du roi d'Italie était à la place d'honneur et le dîner avait rassemblé les représentants des plus grands trusts d'outre-Rhin. Il y avait là les gens les plus riches de l'Allemagne.

Il est de coutume, chez maint bolcheviste, de traiter les individualistes à notre manière de « jouisseurs ». En fait d'argument, cela fait très bien, malgré ce que nous n'ayons jamais rien promis au prolétariat, pas même son bonheur, pas même le pouvoir. A plusieurs reprises, je me suis demandé ce que pouvaient bien vouloir dire, en nous décochant cette épithète, les partisans du régime des Soviets. Je sais maintenant où trouver l'explication : je vais écrire au camarade Krestinski. — CANDIDE.

NOS CENTRES D'INTERÊT et les réflexions qu'ils suscitent

NOS ASSOCIATIONS

AUX MEMBRES DE NOS DIVERSES ASSOCIATIONS. — Nous avons fait imprimer, mises à jour à la date de janvier 1929, listes nouvelles des compagnons des Compagnons de l'en dehors et membres de l'Association de combat contre la jalouse, etc. SUR DEMANDE, envoi gratuit aux Compagnons et contre timbre aux adhérents à l'Association.

Les Amis de « l'en dehors » et de l'entente anarchiste

ADHESIONS (16^e liste) : P. Hordequin, Montreuil-sous-Bois ; Ferdinand Adam, Haale-Saale.

Envoyez des formulaires d'adhésion (texte français et occidental) contre deux timbres de 0 fr. 50 à l'administration de L'EN DEHORS.

Association Internationale de Combat contre la Jalouse et l'Exclusivisme en Amour

MODIFICATIONS A LA LISTE : 55, 103 se re-tirent de l'association. — 67 : villa Laurent, Ser-vian (Hérault).

Aucune annonce compagnie désir, faire connais, camarades ou vice versa, n'est insérée si l'annoncer ne fait pas partie de « l'Association Internationale de combat contre la jalouse sexuelle et l'exclusivisme en amour ». Les compagnies jouissent de la faculté de donner comme adresse : au bureau de l'en dehors.

Les COMPAGNONS de l'en dehors (1)

Nous réservons aux membres du Milieu « Les Compagnons de l'en dehors » l'usage de l'adresse « au bureau du journal ».

Le contrat des Compagnons de l'en dehors (texte tdo et français) est expédié franco contre envoi de 0 fr. 90, mais seulement à nos abonnés en règle.

(1) Toute lettre concernant les COMPAGNONS DE L'EN DEHORS, toute demande d'admission, toute communication quelconque relative au Milieu qu'ils constituent, est mise sous enveloppe portant la suscription : « Les Compagnons de l'en dehors », laquelle est incluse en une seconde enveloppe à l'adresse de E. ARMAND, telle qu'elle est indiquée dans le numéro de l'en dehors.

Tout envoi d'argent, sous quelque forme que ce soit, est fait audit nom de E. ARMAND.

CLUB ATLANTIS. — Les compagnies et les compagnons de la région parisienne s'intéressant à cette réalisation écriront à Fred Esmarques, au bureau de l'en dehors (lettre non recommandée). — Des camarades de province et étranger peuvent exceptionnellement être admis comme associés, mais seulement sur la base de connaissance et après entretien personnels.

Les Doukhobors

Il y a quelques semaines, je me trouvais de passage chez des amis à Lincoln, en Californie, où j'eus l'occasion de rencontrer un propagandiste Doukhobor. Il nous entretint de cette secte chrétienne et plus particulièrement d'une colonie qui en fait partie, contenant environ 120 membres, habitant à Grand-Forks (Colombie britannique), parmi lesquels il se trouvait. Je connaissais fort peu le fonctionnement de cette colonie, bien que l'en dehors en ait parlé plusieurs fois, comme l'ont fait plus succinctement encore quelques « magazines » américains. J'étais donc bien loin de connaître ce que mon intéressant interlocuteur m'apprit en quelques heures. D'après son récit assez détaillé, les colons m'apparurent des hommes différents, d'une autre époque, appartenant à une autre race humaine, métamorphosée pour ainsi dire. Dans l'enthousiasme du début, j'avais proposé d'aller visiter cette colonie, puis la réflexion aidant, j'y renonçai.

Il paraît surprenant vraiment que 120 personnes (hommes, femmes et enfants) puissent arriver à se suffire économiquement et vivre en harmonie sur une étendue de terrain de 9 acres de superficie (1), car il n'y a, paraît-il, que fort peu d'échange avec le monde capitaliste du dehors. Les moyens de culture et de travail sont primitifs et rudimentaires : on retourne la terre avec la charrue tirée par les colons, les animaux étant exclus de la colonie. Mais comme le régime alimentaire est essentiellement végétarien et fructifère, la terre nourricière suffit largement à produire le nécessaire.

Comme je l'ai dit plus haut, l'accord entre les colons est parfait ; quoique la camaraderie amoureuse soit ou incomprise, ou indésirée, de même que le pluralisme en amour, il n'y a cependant, ni luttes passionnelles, ni bigamie, ni jalouse. Les couples se choisissent, s'établissent, s'aiment et restent unis (très rares sont les séparations). Antimilitaristes, les Doukhobors se refusent à tout acte sanguinaire à l'égard du prochain ; comme ils se refusent au meurtre d'une souris, d'un poulet ou d'un porc. La colonie ignore également les sports modernes, le théâtre, la radio, la chasse, la pêche ; une librairie est cependant en ce moment en formation. Le repos hebdomadaire est inconnu, car le Doukhobor est un rude travailleur qui met en pratique la devise de ne jamais remettre au lendemain ce qui peut être fait aujourd'hui. Les longues heures de labeur ne l'effraient pas, il faut que le travail se fasse ; plus tard aux époques où il y aura moins à faire, il se reposera davantage et chantera. Dans les ateliers, le travail est distribué sans chef, sans ordre autoritaire ; mais d'une façon systématique qui assure un maximum de production.

On comprendra que pour se trouver heureux et satisfait dans de telles conditions de vie, il est indispensable de pratiquer une tolérance absolue, très voisine de

Les contrats en Anarchie

C'est avec un intérêt tout particulier que j'ai lu dans le numéro 155 de l'en dehors les deux articles : « l'Individualisme-anarchiste économique » par E. Armand et « Commentaires sur une Réunion » par Ixigrec, car ces deux articles traitent d'un sujet qui m'a toujours paru être le plus obscur de la conception anarchiste. Puisque enfin ce sujet est abordé et qu'il donne lieu à discussion entre deux anarchistes compétents en la matière, je renouvelle la question que j'ai si souvent posée sans avoir jamais pu obtenir une réponse claire et précise, bien qu'il s'agisse à mon avis de la base même de la doctrine anarchiste : QUI FERA RESPECTER LES CONTRATS ?

Autre question : qui décidera de la répartition des terres, dont naturellement chacun voudra les plus fertiles ?

Enfin comme le dit Ixigrec « Toute action collective exige une certaine discipline coordonnant les êtres harmonieusement ». Mais qu'on veuille bien m'expliquer la possibilité de discipline sans sanctions, et des sanctions, cela veut dire une autorité qui les fera exécuter.

Docteur A. ROBERTSON PROSCHOWSKY, ancien membre du Comité Directeur du Parti Socialiste du Danemark.

La thèse de la « camaraderie amoureuse ».

Par camaraderie amoureuse, les individualistes à notre façon entendent plus spécialement l'intégration dans la camaraderie des diverses sortes de réalisations sentimentalo-sexuelles. Autrement dit leur thèse de la camaraderie amoureuse comporte un libre contrat d'association (résiliable selon préavis ou non, après entente préalable) conclu entre des individualistes anarchistes de sexe différent, possédant les notions d'hygiène sexuelle nécessaire, dont le but est d'assurer les co-contratants contre certains aléas de l'expérience amoureuse, entre autres : le refus, la rupture, la jalouse, l'exclusivisme, le propriétaire, l'unicité, la coquetterie, le caprice, l'indifférence, le flirt, le tant pis pour toi, le recours à la prostitution.

LE MASSACRE

de la Colonie de Tsiganes de Pobedin

On se demande souvent comment il est possible que puisse subsister dans sa brutalité et son iniquité le système capitaliste et étatiste. La nuit tragique et sanglante de Pobedin en Tchécoslovaquie, donne la réponse à cette question. Les institutions coercitives qu'entretiennent la Domination, le Pouvoir et l'Oppression ont créé chez les humains une mentalité qui finit par dépasser, en ridicule et en cruauté, ce que leurs éducateurs eux-mêmes en attendaient.

Il existe un petit peuple, plus opprimé et traqué que ne le furent ou le sont les Juifs, en Pologne et en Roumanie, les Arméniens en Turquie, les Allemands dans l'Italie septentrionale, les Macédoniens en Bulgarie. C'est à peine si l'on peut comparer le sort des nègres dans le sud des Etats-Unis — en dépit de leur affranchissement — à celui de ce petit peuple. Nous voulons parler des Tsiganes — les Bohémiens — qu'on calomnie, qu'on pourchasse, qu'on vilipende partout où l'autorité étatiste compte des représentants. On suppose, il est vrai, les tsiganes comme virtuoses de l'archet, parce qu'ils constituent un excellent matériel d'exploitation pour les impériaux ou entrepreneurs de concerts ; mais ce sont des exceptions : ces artistes se tiennent à l'écart de leur race, qui forment comme une sorte d'aristocratie, qui considèrent avec mépris leurs frères misérables et indomptés.

Les tsiganes sont un beau type de race humaine. Bien que de souche aryenne, ce sont les plus pacifiques des peuples de la terre et cependant les dirigeants les haïssent. Pourquoi ? Parce qu'ils sont un peuple essentiellement anarchiste. Dans leurs colonies, en Hongrie, en Valachie, en Transylvanie, ils vivent sans demeure fixe, sans lois, sans police et il n'y a rien que les bohémiens haïssent autant que le service militaire, duquel ils s'efforcent constamment de s'évader. C'est là la raison véritable pourquoi les Tsiganes n'ont pas d'établissement fixe. On peut consulter à ce sujet Miklosich qui est le meilleur historien de ce peuple. Comme les liens de la famille sont particulièrement développés chez eux, femmes et enfants font partie de la caravane.

Si les Tsiganes sont des nomades, la faute en est donc à l'Etat. C'est le seul peuple qui ne se reconnaît pas de nationalité. Lorsqu'on demande à un Tsigane quel est son pays, il ne répond pas : « Je suis Tsigane », mais : « Je suis un homme ! »

Or donc, à Pobedin, en Tchéco-Slovaquie, existait une colonie de Tsiganes. « Ce sont de très braves gens — a-t-il été déclaré au tribunal de Trenczin. Durant toute l'année dernière, on n'a pas eu un seul vol à leur reprocher. Les Tsiganes vivent de leur travail, comme étameurs et ferblantiers ». Sur ces gens pacifistes et travailleurs, la nuit, les chrétiens de Pobedin se sont jetés, ivres-morts ou peu s'en faut. Il n'était pas difficile de remporter la victoire : les Tsiganes n'avaient pas d'armes. Le lendemain matin le sang remplit le lieu du campement. Des cadavres d'hommes et de femmes, des corps d'enfants mis en pièces ou frappés jusqu'à la mort gisaient sur le sol. On marchait sur des crânes fendus, des cervelles éparpillées, des membres rompus.

Les habitants de Pobedin n'étaient pas à l'origine mal disposés à l'égard des Tsiganes. Ils ne voulaient pas qu'ils campent chez eux et ils commençaient par recourir aux moyens pacifiques. Ils étaient même disposés à aider pécuniairement les Tsiganes à aller fixer leur campement dans un autre endroit. Ils s'adressaient aux autorités. Les autorités ont toujours intégré à ce que leurs administrés ne s'entendent pas entre eux. Elles interdiront cet arrangement à l'amiable que les Tsiganes acceptaient. Elles voulaient contraindre les gens de Pobedin à vivre côté à côté avec les Tsiganes, alors qu'elles n'ignoraient pas que cela était impossible.

La leçon à tirer de ce massacre n'est pas difficile : tant que subsistera l'Etat, les hommes ne pourront pas s'entendre entre eux. L'Etat est le grand responsable des discorde qui divisent les hommes ; dans le cas du massacre de Pobedin, il est le seul responsable.

(D'après BEFREIUNG UND ERKENNTNISS).

HOPE CLARE : LA VIRGINITÉ STAGNANTE. 16 pages, deux dessins de H. Schneider : 35 cent. franco.

« Leur œuvre de provocateurs — aurait-il dit — approche de sa fin, comme c'est le cas pour toute maladie ». Nous sommes bien loin des idées des « Doukhobors, Fils de la Liberté », mais s'il se confirme, ce lâchage ne nous surprend pas. Les orthodoxes n'aiment point les extrémistes, c'est-à-dire ceux qui prennent au sérieux les théories dont ils se réclament eux-mêmes. L'extrémiste n'est jamais « respectable », c'est pourquoi l'orthodoxe ne peut le supporter (E. A.).

Chez les Indiens du Centre-Amérique

(Les *Humbles* de février (1) publient sous le titre *Ma Femme et ma Forêt*, le « Journal d'un Colon » de Georges Vidal, qui s'embarqua, il y a de longs mois de cela, pour l'Eldorado, je veux dire une colonie à créer à Costa Rica. Je ne pense pas qu'en écrivant ces pages, l'auteur ait voulu faire œuvre de propagandiste ou de moraliste, c'est pourquoi je m'abstiendrai de porter jugement sur ses faits et gestes et la pensée ne me vient pas de me demander comment, individualiste-anarchiste, j'aurais agi à sa place.

L'extrait ci-dessous a pour but de montrer — à part sa valeur documentaire ou littéraire — qu'il ne vaut vraiment pas la peine de cingler pour le nouveau monde et de se perdre parmi les indiens si c'est pour y rencontrer d'aussi antiques mœurs... Il y a certes loin de ce milieu de primitifs au monde — petit ou grand — auquel nous aspirons, quelques-uns d'entre nous. — E. A.).

Les « *velas* » ne sont pas très rares ici. On en organise pour les naissances, les mariages, les morts, les anniversaires et les fêtes plus ou moins générales. C'est une occasion de danser, de se saouler et de se battre. Trois choses fort divertissantes, ma foi, et que je ne néglige pas plus qu'un autre. Cependant il m'arrive rarement de me battre, car le revolver que je porte à la ceinture inspire grand respect aux sabres de mes adversaires.

Ce soir, il y a « *vela* » chez le vieil Aguilar, un Indien aux cheveux blancs qui fête l'anniversaire de son fils ainé, Rafael, retour de la côte. La côte ! Cette fille séductrice qui prend aux Indiens leur fils, comme la ville prend leurs fils aux paysans de France, pour les leur rendre un peu plus tard, rongés par la syphilis, le paludisme et le vice. La côte ! un dollar par jour, le cinéma, les putains, tout cela au lieu de la forêt austère... Ils partent.

Rafael Aguilar est donc revenu avec la syphilis, le paludisme, le vice et, en plus, une montre d'acier. Il ne sait pas y lire l'heure, sur sa montre, mais cela ne fait rien. Il la tire de son gousset avec des gestes veloutés, la regarde, regarde ensuite le soleil, et donne l'heure. Cette façon d'opérer a cet avantage en ceci qu'il n'est pas indispensable du tout que la montre marche. Mais il ne faut pas qu'il y ait des nuages.

A l'entrée du ranch, chaque visiteur dépose son sabre. La terre a été battue avec soin pour les danseurs. Dans le fond, un petit autel est dressé qui abrite un saint quelconque sous un dôme de fleurs en papier et de rubans multicolores tandis que, de chaque côté, brûlent des chandelles. On s'assied autour de la pièce sur les bancs et les invités sont appelés tour à tour dans la cuisine où les attend un bol de chicha. C'est le père qui est venu les chercher la première fois. Une autre fois viendra la mère, une autre fois chacun des fils ou filles. L'invité boira ainsi de la chicha, du café et du guaro et mangera une tranche d'un lourd tamal de maïs frais.

Deux guitaristes — l'orchestre — somnolent en cadence. Car les airs qu'affectionnent les Indiens ne sont pas très entraînantes. C'est une ritournelle répétée indéfiniment sur un rythme monotone et continu comme un mouvement de pendule.

On danse. Je suis seul chaussé et je surveille avec soin que mes bottes pesantes n'ailent pas faire des dégâts chez les pieds nus qui glissent autour de moi. Les danses sont très longues et, au milieu de chacune d'elles, la femme change de cavalier. Cela se fait très régulièrement. Le nouveau venu arrête le couple au passage et demande à l'homme de lui céder sa compagne, laquelle doit obéir passivement. Il arrive pourtant que la danseuse refuse le bras du second cavalier et demande au premier de lui faire finir la danse. Dans ce cas, le premier cavalier, s'il accepte, est tenu pour responsable de l'affront qui est fait au second, et c'est la bagarre. Il est rare qu'une *vela* se passe sans un intermède de ce genre. Cette nuit, la chose est allée aux conséquences extrêmes.

Voici comment. Christina dansait avec Manuel lorsque Rafael Aguilar est venu arrêter le couple. Déjà Manuel avait abandonné sa danseuse quand celle-ci a couru derrière lui pour lui demander de continuer. Les deux hommes se sont alors dressés l'un contre l'autre et, ensemble, se sont précipités dans le coin où étaient déposés les sabres. Chacun a pris son arme et coiffé son chapeau mais, à la porte, le vieil Indien aux cheveux blancs les attendait. Il a saisi, aux ceintures, le sabre de son fils et celui de son hôte. « Jusqu'au petit jour, leur a-t-il dit, je serai le gardien de ces armes. Je ne vous

les rendrai pas avant l'aube. Sortez et expliquez-vous en paix ». Les deux hommes sont sortis et nous les avons accompagnés. Chacun d'eux a parmi nous des partisans qui n'attendent qu'un geste pour envenimer l'affaire. Le guaro a rendu toute réconciliation impossible. Au clair de lune qui fait leurs silhouettes plus grandes et plus tragiques, les deux adversaires s'agrippent soudain et roulent sur la pente d'un tertre. Les témoins à leur tour, en sont venus aux mains. Une bagarre générale s'étage depuis le ranch jusqu'au ruisseau pierreux qui chemine en contre-bas. Des cris montent et s'entrecroisent. Cette nuit transparente amplifie la scène et la purifie de sa bestialité. Les femmes, groupées autour du ranch, regardent avec des yeux avides. C'est toujours beau, pour une femme, de voir battre les mâles.

Pourtant, sur la demande du vieil Aguilar, les guitares ont repris leur chant et, peu à peu, des couples se reforment. Les combattants réapparaissent un à un et sans grand mal, mais Christina veille, qui frémît encore voluptueusement de l'émotion passée et qui serait au désespoir si les choses s'arrangeaient aussi vite. Céline, elle va s'asseoir auprès de Manuel et lui demande de danser avec elle. Manuel hésite et refuse. « Bon, sourit-elle, tu ne refuseras pas cela ? » et elle lui tend un verre d'alcool. Ça, en effet, ça ne se refuse jamais. Christina, appuyée contre l'épaule du gars, lui parle doucement, lui caresse le cou d'un doigt léger, lui emplit de nouveau le verre. Ce qui devait arriver arrive. Manuel, saoul et amoureux, se lève et la prend dans ses bras.

Cependant, de l'autre côté du ranch, une femme assise auprès de Rafael dose également le guaro et l'agacement de son corps tiède. — « Vas-tu supporter cette provocation ? » Et les deux hommes ont bondi l'un sur l'autre, sans voir que les femmes se sont souri.

Cette fois, les poings ne suffisent plus. L'aube est déjà claire. On rappelle au vieux sa promesse. Le vieux s'incline et leur livre les sabres. Alors Rafael s'approche de sa mère sanglotante, met un genou en terre et lui donne son foulard de soie rouge. Manuel, lui aussi, a retiré son foulard. Il charge Christina d'aller le porter à la main qui vit dans un rancho éloigné.

Personne n'essaie plus la réconciliation. Le père Aguilar a embrassé son fils comme il le faisait quand Rafael allait à la côte, et les deux jeunes gens sont partis d'un même pas égal vers la montagne vierge. Dans le soleil levant, on les voit franchir la première ligne d'arbres de la forêt, puis disparaître. Il n'en reviendra qu'un. Les femmes se serrent frileusement et murmurent des prières.

La nuit vient de s'appesantir sur le ranch de la mère de Manuel. Dans un coin, un amas de guenilles qu'agitent convulsivement des soubresauts et qui peut bien être une vieille femme en pleurs. Sur un banc, Christina qui fume. Tout à coup, une ombre s'est dessinée dans le cadre de la porte. La mère a eu le cri sourd de la bête qui retrouve son petit. Lui ! lui ! Le survivant est entré. Des lambeaux de chair pendent de sa joue, une lèvre s'entrouvre sur les dents, une narine manque, tranchée net par le sabre. Pour arrêter le sang, le blessé s'est enduit les plaies de terre humide. Christina, pâmée dans ses bras, a murmuré : « Manuel, Manuel, comme tu es beau ! » et, sur le masque atroce, sa bouche boit le sang de l'homme qui tua. — Georges VIDAL.

Pierre CHARDON : LA PATRIE, C'EST LE MAITRE. — E. ARMAND : *Le Refus de Service Militaire et sa véritable signification*. Portrait de Pierre Chardon (bois de L. Moreau). — 30 cent. francs.

Les Poètes sont des Dieux

« Dieu seul peut créer un arbre » a écrit quelqu'un.
Mais seul l'homme peut créer de la poésie.

A QUOI BON S'INQUIETER DE DIEU ?
Moi qui rêve et qui chante,
Moi qui sens et qui comprends
l'harmonie de l'univers,
qui y ajoute maint fil tenu,
maint fil délicatement tordu et filé,
moi qui meurs pour l'amour d'elle
afin qu'elle puisse vivre en moi :
ne suis-je pas Dieu ?

Moi qui ne réclame pas de vin,
mais m'abreuve volontiers
à la coupe de l'amerute.
Moi qui chaque saison meurs de plusieurs morts
et ressuscite
et continue à vivre... tout en mourant :
ne suis-je pas Dieu ?

Moi qui porte la blessure
de milliers de races en mon sang :
l'angoisse de vivre.
Moi qui ai joui et jouis encore
de tant et tant d'êtres,
moi qui ai subi la misère
de tant et tant d'hivers,
ne suis-je pas Dieu ?

En marge des compressions sociales

Les communautés moraves au Canada.

(150 à 200 millions de francs) l'actif total des communautés hutterites dans l'état canadien d'Alberta, où elles comprennent 3.000 membres.

L'Intégrale.

Les Doukhobors ne sont pas les seuls sectaires qui abrite le Canada. Dans les Etat d'Alberta et de Manitoba, on trouve de nombreuses communautés moraves. On sait qu'originaires de la Moravie, ils furent pourchassés de pays en pays à cause de leur antimilitarisme et de leur antilibéralisme. Ils ont fini par s'établir en Amérique où ils résident depuis quatre siècles.

Un de nos abonnés canadiens nous envoie une coupure récente qui nous permet de nous rendre compte de ce qu'ont accompli ces sectaires, qui se nomment entre eux *Hutterites*, du nom de Jacob Hutter, leur fondateur. De ce mélange de communism et de puritanisme, il y a des enseignements à tirer.

Les Hutterites se réunissent en petites agglomérations de 150 à 200 personnes. Quand le chiffre de 200 est dépassé, un village désigne les membres qui devront partir. La communauté leur fournit l'argent et les outils nécessaires et ils s'en vont créer un nouvel établissement, à tous égards indépendant de celui qu'ils viennent de quitter. Rien que dans l'Etat d'Alberta, on compte 16 de ces colonies et toutes sont florissantes.

Tout est possédé en commun. Les vêtements, la propriété, le maniement des fonds sont sous le contrôle du *Wirt* ou pasteur, qui peut être remplacé à tout moment. Tous les bénéfices sont consacrés à l'achat de nouveaux terrains, de nouveaux instruments d'agriculture ou autres utilités nécessaires au groupement. Chaque communauté est indépendante et s'organise comme elle veut ; il n'y a pas d'organisme central. Chaque membre est censé possesseur d'un capital de 1.500 à 2.500 dollars (37.500 à 62.500 francs), mais il n'en voit jamais un sou. S'il quitte le groupe (ce qui n'arrive que très rarement) il se trouve sans un sou pour recommencer sa vie.

Les Hutterites sont des puritains qui datent d'un autre âge, qui travaillent avec acharnement et ne connaissent d'autre récréation que de converser entre eux et avec ceux qui leur rendent visite. Ils prohibent la musique, même dans leurs chambres ; ils regardent d'un mauvais œil le bal, l'ornement de la personne et les photographies. La T. S. F. et le phonographe sont interdits dans leurs groupes quoiqu'ils se servent avec prodigalité du téléphone, de l'électricité et des machines agricoles les plus perfectionnées. Ce sont des fermiers de premier ordre ; leur bétail est bien nourri et leurs champs de blé sont des plus fertiles.

Le siège de leur communauté est généralement une profonde vallée, au fond de laquelle coule une rivière. Le bâtiment principal est un grand réfectoire, auquel une cuisine est attenante. Les maisons d'habitation sont divisées en logements qui consistent en dortoirs individuels ou familiaux, mais chacun est tenu de prendre ses repas à la table communautaire, les adultes dans une chambre, les enfants dans l'autre. Chaque groupe a une chapelle, un moulin, des ateliers, des granges, des greniers.

Leur vie sociale et économique est malheureusement saturée de religion. Ils pensent bibliiquement, si l'on peut dire, et leur langage est le pur jargon de Chanaan. Leurs vêtements gris sombre constituent presque un uniforme, mais il est commode. Tous les hommes mariés portent la barbe. Il n'est presque pas d'exemple qu'un membre de ces groupes en âge d'être marié reste célibataire et on ignore le divorce. Autrefois, les « anciens » faisaient les mariages, mais aujourd'hui, les hommes hutterites choisissent leurs compagnes, tout en regardant d'un mauvais œil l'amour romantique.

Il n'y a pas d'illettré parmi les Hutterites et leurs écoles primaires sont conformes au programme des écoles du gouvernement ; l'instruction est donc obligatoire. Ils ne se préoccupent pas des cours secondaires. Trois siècles avant qu'on n'eût parlé des « jardins d'enfants », ils avaient de « petites écoles » pour leurs enfants au-dessous de six ans. On leur apprend à chanter ; on leur enseigne des chants enfantins, à se bien tenir à table et à écouter avec recueillement les actions de grâces qui précèdent et suivent chaque repas. Pauvres gosses !

L'éducation postscolaire se conçoit chez eux sous un angle pratique, chaque adolescent est tenu d'apprendre un métier s'il ne se consacre pas à l'agriculture. Sauf les malades et les personnes âgées, tous les membres adultes de la communauté doivent supporter une part égale du travail de l'ensemble. On ne permet pas aux paresseux de demeurer dans le milieu et on n'admet pas que le travail intellectuel prenne la place du travail manuel. Les prédicateurs et les instituteurs sont des gens qui ont un métier et qui l'exercent lorsque la chaire ou la classe ne les réclame plus.

Des cloches sonnent pour annoncer les changements de travail dans les champs. Il ne faut pas en déduire que cette « marche à l'horloge » implique monotonie, car les tâches assignées à chacun, surtout aux femmes, sont d'une variété surprenante. L'idée dominante est que chacun participe à toutes les phases du travail à accomplir.

On n'autorise pas les domestiques. Les périodes de repos sont très librement organisées. On estime de 6 à 8 millions de dollars

Le *Bulletin* du 15 mars rend compte d'un incident qui n'a rien moins qu'occasionné 4.000 francs de dépenses imprévues. Le camarade Casimir Théron ayant soulevé un des coins d'une herse nouvellement achetée et dont il venait de se servir pour la première fois, puis l'avait laissée retomber, une des dents lui heurta le pied et lui fit une blessure profonde. Au bout de six jours, alors qu'elle semblait presque guérie, le téton se déclara. Durant plusieurs jours, Casimir Théron se trouva entre la vie et la mort, mais une fois le téton enrayé, une broncho-pneumonie survint. Ce camarade devra rester encore un mois au lit et il lui faudra attendre un autre mois avant de reprendre sa tâche. Et cela au moment où le travail de la terre a le plus besoin de lui. Bilan : 40 visites de médecin et une cinquantaine d'ampoules de sérum antitétanique, à 30 francs l'ampoule. — Voilà, patent, l'un des inconvénients des « colonies » a effectif restreint.

LLANO COLONY. — Les conditions d'entrée. Le collège.

Nous avons plusieurs fois parlé de la colonie Llano. — On n'y entre pas gratuitement. Le chef de famille est censé payer en entrant 1.000 dollars ; pour chaque adulte membre de la famille (compagne ou enfant au-dessus de 21 ans) on demande 200 dollars de plus ; pour chaque enfant entre 12 et 21 ans : 150 dollars ; pour chaque enfant au-dessous de 12 ans : 100 dollars. Pour être membre intégral de Llano, 2.000 dollars sont nécessaires. Le dollar équivalent à 25 francs actuels, on voit que ces sommes sont relativement élevées.

Quelques membres versent non seulement ces sommes au total, mais placent tout ce qu'ils possèdent dans la colonie, ce qui permet d'accepter des membres ne possédant pas la somme demandée à l'entrée.

Mais on s'occupe aussi d'éducation à Llano. Il y a un collège coopératif, qui offre ceci de particulier que tout nouvel étudiant trouve du travail régulier dans la colonie, ce qui lui permet de couvrir tous les frais que peuvent occasionner ses études. L'enseignement est donné pendant toute l'année. En six ans l'étudiant a parcouru le cycle ordinaire des études secondaires. Les cours sont arrangés de telle façon que l'étudiant peut travailler 4 heures par jour et apprendre un des nombreux métiers qui fonctionnent dans la colonie. Nous avons sous les yeux le programme des cours qui est le suivant : *Histoire et éducation. — Sociologie, économie politique, mouvement des jeunes. — Anglais et mathématiques. — Science sociale. — Langues modernes. — Psychologie appliquée. — Agriculture. — Latin et théâtre classique. — Piano. — Art du commerce. — Violon. — Diction et Elocution. — Sténographie et machine à écrire. — Orchestre et Symphonie. — Cours primaire. — Ecole maternelle (jardin d'enfants). — Théâtre pratique. — Dessin et architecture. — Education physique.* — Il existe une bibliothèque bien fournie et il y a des conférences spéciales.

Le collège coopératif de Llano se proclame *co-éducatif, libéral, non sectaire*. Il définit l'éducation comme « l'art d'apprendre à vivre ensemble ». Les règlements du Collège n'ont cependant rien d'anarchiste et si nous les reproduisons c'est à titre de document :

« 1. Tous les étudiants des cours supérieurs et secondaires sont tenus d'observer l'heure d'étude de 7 heures, que ce soit à la maison ou dans leurs chambres. Toute permission de s'absenter à cette heure-là ne sera accordée que sur demande des parents si les étudiants vivent dans leur famille. A 10 h. 30, toutes les lumières doivent être éteintes.

« 2. L'usage du tabac sous une forme quelconque n'est pas permis au-dessous de 18 ans chez les étudiants des cours supérieurs ou secondaires. Dans tous les cas, l'usage du tabac est interdit dans les locaux scolaires ou aux environs.

« 3. Les étudiants ne pourront organiser aucune fête ou y participer sans l'autorisation du directeur des études ou sans être accompagnés d'un chaperon dûment autorisé. Les étudiants ne participeront pas aux bals donnés hors de la colonie.

« 4. Une conduite ou un langage grossier ou indécent est strictement défendu. Tous les étudiants sont tenus de se montrer polis et respectueux à l'égard de leurs professeurs, chefs d'atelier et camarades.

« 5. Les étudiants qui ne fourniraient pas satisfaction dans les ateliers où ils sont occupés sont tenus de travailler toute la journée du lendemain sous la direction du même chef d'atelier.

« 6. Les absences des classes implique une réduction dans la notation et se répercute naturellement sur le total des notes. Le maximum d'absences permises est de 10 % du nombre de jours de classe dans un cours donné.

« 7. Tous les parents et membres de la Colonie coopérative de Llano, de par le pacte qu'ils ont souscrit, sont tenus à coopérer aux règlements qu'il deviendrait nécessaire d'établir, on s'attend donc à ce qu'ils contribuent de tout cœur à l'intégrale observation des présents règlements. Toute critique concernant l'école devra être adressée à ceux qui la dirigent et non à ceux qui ne sont pas en situation d'y porter remède ».

(1) 3 fr. S'adresser à Maurice Wullens, rue Des cartes, 4, Paris-5^e.

Réussirons-nous à nous comprendre ?

Malgré la clarté de nos expressions, et de nos propos, malgré que nous nous efforçons d'être plus que compréhensibles dans notre langage et que nous cherchions à éviter, partout où cela nous est possible, les gestes et les actes qui pourraient causer des équivoques sur nos intentions, sur les fins que nous poursuivons avec notre propagande, sur le but que nous voulons atteindre, sur les moyens dont nous voulons nous servir pour y parvenir et sur la forme de vie que nous voudrions réaliser une fois délivrés de l'oppression capitaliste et étatiste — on continue à ne pas vouloir nous comprendre et à nous attribuer des intentions et des fins auxquelles n'ont jamais songé les individualistes anarchistes à notre façon.

Que nos ennemis — bourgeois, socialistes, bolchévistes — continuent à nous traiter de visionnaires et de songeurs, à moins que ce ne soit de brigands, de criminels, de voleurs et autres aménités (remarquons en passant qu'ils décotent les mêmes épithètes à nos amis communistes anarchistes), cela ne nous surprend nullement ; nous connaissons en effet leur ignorance de nos idées et encore plus leur mauvaise foi intéressée : ils sont dans leur rôle quand ils nous discréditent et nous font passer pour des scélérats aux yeux de la masse ; ils voient en nous un danger pour leur état, pour leur parti ; mais que nos amis communistes anarchistes continuent à mésinterpréter nos propos, à nous dénoncer comme confusionnistes, antisociaux, antisolidaires, ennemis de toute association, de toute forme de coopération, prôneurs de l'homme seul, isolé, sans contact aucun avec personne — voilà une ingénuité qui ne laisse de continuellement nous surprendre et une incompréhension des fins que nous voulons réaliser qui détonne chez des personnes intelligentes comme le sont en une certaine mesure nos critiques.

Il est vrai qu'il y a eu, qu'il y a encore certains cas qui justifient ces critiques. Mais il est vrai également que dans tous les mouvements — et non seulement parmi les individualistes anarchistes — il s'est toujours rencontré, et il se rencontre encore, des tempéraments misanthropes, dégoûtés de la conduite de l'homme en général, qui ne veulent vivre que pour eux-mêmes, le plus possible à l'abri du contact de leurs semblables et cela parce que leur répugnent la fausseté, la bassesse, l'abjection ambiantes. Si nous analysons à fond la situation qui est faite parmi les autres hommes à l'homme franc, sincère, loyal, intimement libre et courageux, on ne saurait donner tous les torts auxdits misanthropes. Tous les communistes-anarchistes ne sont pas non plus actifs, passionnés, sociables. Nombre d'entre eux se sont également retirés de la lutte sociale, découragés et dégoûtés et ils ne valent pas mieux pour notre mouvement que s'ils étaient au milieu d'un désert.

Mais tout ceci ne démontre rien ni pour ni contre le communisme — pas plus que tout ceci justifie l'attitude adoptée par certains individualistes, si leur attitude avait besoin d'une justification quelconque. En ce qui concerne la sociabilité, l'esprit de solidarité, le désir de collaboration entre nous et les communistes, il n'y a qu'une différence de paroles et de méthodes, mais dans la substance, mais dans la pratique, je maintiens que la différence n'existe que superficiellement, sans qu'on puisse établir qui, des uns ou des autres, est plus ou moins doué de ces sentiments.

D'ailleurs, les sentiments que nous venons d'énumérer étant de caractère purement individuel, ils n'enlèvent ni n'ajoutent rien à la qualité d'anarchiste de ceux qui les professent.

—

Nos critiques affirment, en y insistant, que pour être individualiste, force est que l'individu se suffise à soi-même. Mais où est l'individualiste qui a affirmé cela ? Pareille affirmation est absurde. Si elle a jamais été proférée, elle ne saurait être attribuée qu'à une disposition spirituelle spéciale à un individu, jamais à un principe philosophique de l'individualisme anarchique.

Certes, notre théorie, reposant sur la possibilité illimitée de l'individu de s'associer ou de ne pas s'associer avec autrui, l'unité humaine peut disposer de son sort comme elle l'entend. Si elle choisit de vivre isolée, renonçant aux bénéfices ou aux inconvénients de l'association, personne ne s'y opposera.

Nous croyons que ce droit est garanti également par le communisme anarchiste, sinon ce serait la négation de l'anarchisme même. Stirner, que nos adversaires nous jettent consamment à la face — comme si nous étions ses disciples et comme si nous considérions comme un devoir de suivre aveuglément ses affirmations — Stirner lui-même admet que la collaboration est certainement utile en une infinité

de cas, car le nombre rend plus fort, par exemple, contre l'expression de la volonté oppressive de l'Etat.

Les communistes anarchistes font montrer d'une certaine ingénuité lorsque, croyant nous ensevelir sous le poids d'un argument irréfutable, ils se mettent à déclamer avec un lyrisme échevelé : l'individualisme est une absurdité ; l'individualisme anarchiste est un non-sens absolu dans la société moderne et le progrès, le bien-être relatif dont nous jouissons aujourd'hui est l'œuvre de la collaboration, de la solidarité collective sur laquelle se base la société des hommes.

On s'imagine détruire les thèses de l'individualisme en affirmant que le progrès, le développement de la société ont été totalement créés par l'esprit de collaboration, de solidarité de l'être humain.

« Prenez une chose quelconque — ajoutent-ils d'un air triomphant — une aiguille, une allumette, une plume, pour parler des objets les plus minuscules (et nous vous faisons grâce des machines colossales, des ponts merveilleux, etc) ; dites-nous un peu comment toutes ces merveilles ont pu être possibles ? Grâce à l'effort varié d'une infinité de laborieuses fourmis humaines, de leur collaboration, de l'union de leur activité : c'est cela qui a créé... le monde. Un individualiste n'aurait jamais pu réaliser cela ».

C'est exact : un individualiste, *tout seul*, n'aurait jamais pu accomplir pareil travail. Il n'aurait jamais été capable, *tout seul*, de suspendre le pont de Brooklyn, par exemple.

La collaboration d'autres *individualistes* lui aurait été absolument nécessaire. Nos critiques communistes ont parfaitement raison et nous avons tort, bien entendu.

Pour le coup, nous voilà sur le flanc !

Et bien, il nous reste cependant un doute, un petit doute à calmer — lequel, en comparaison de la coopération, de la solidarité, etc, apparaîtra mesquin et nous voulons le résumer en un mot : *l'intérêt*. Est-ce que par hasard l'intérêt ne rentre pour rien dans toute cette affaire de collaboration, de solidarité ? Voici la puce à l'oreille communiste.

On nous permettra de rétorquer à notre tour que ce qu'affirment les communistes-anarchistes en ce qui concerne la solidarité, etc., dans la société actuelle, est absolument erroné. Ils partent de prémisses absolument fausses, soit d'imaginer que parce que les hommes collaborent les uns avec les autres, c'est qu'ils s'aiment, c'est qu'ils sont disposés à se sacrifier pour le bien-être collectif.

La vérité pure et simple est que l'esprit de solidarité est complètement absent des forces qui ont créé et créent la société actuelle.

La vérité est que c'est tout le contraire. La société actuelle a son origine dans l'esprit de concurrence, dans l'avidité au gain, dans l'égoïsme le plus sordide, en somme. L'esprit de surenchère domine et dirige toute l'activité de la collectivité, le huit comme le bas.

Si un ouvrier collabore avec d'autres ouvriers et techniciens dans la construction d'une machine, d'un pont, etc., ce n'est certes pas par esprit de solidarité à l'égard des autres êtres humains. Sa collaboration est obligatoire de par la nécessité de vivre ; celle du technicien, du capitaliste est dictée par leur avidité au gain.

L'association la plus exclusivement égoïste peut en faire autant et peut être avec de meilleurs résultats.

Le capitaliste n'exploite pas une industrie par amour pour ses ouvriers — les ouvriers ne construisent pas une machine, une maison, des routes pour les beaux yeux de leur patron ou par amour pour l'humanité. Les uns et les autres cherchent leur profit *personnel*.

Il faut connaître les rancœurs, les haines, les envies, les jalousies, l'esprit de surenchère qui existent parmi les ouvriers eux-mêmes — et les « évolués » n'en sont pas exclus — pour se convaincre qu'il n'est pas un des collaborateurs à la machinerie sociale qui ne pense en réalité à lui-même, à son profit personnel immédiat.

Il serait donc plus que logique d'affirmer : que la société moderne, le soi-disant « progrès » est une création de l'individualisme (je n'écris pas de notre individualisme), qu'ils ont l'un et l'autre jali de la concurrence le plus effrénée et la plus inexorable qui soit d'un contre tous et de tous contre un ; il serait donc bien difficile de trouver dans tout cela des signes de collaboration fraternelle, désintéressée, altruiste.

Mais qu'est-ce que tout cela prouve ? Rien en faveur des thèses de l'individualisme anarchiste — rien en faveur du communisme. Si nous nous sommes acharnés à combattre un certain état d'esprit, certaines conceptions absurdes relatifs à l'individualisme, c'est parce qu'il ne nous plaît pas de nous voir attribuer des propos inexistant.

La Vie intense

Comme les hirondelles, comme les papillons, comme les rosiers, comme tous les êtres, nous autres, hommes, nous avons un printemps qui dispense à nos êtres l'érotisme juvénile et la vigueur nécessaire pour pénétrer d'emblée dans les imposantes et magnifiques émotions de la vie.

Comme c'est le cas pour toutes les occasions de réveil, l'admiration nous étreint alors et les réalités nous émerveillent.

Nos sens, ces tendres corolles odoriférantes qui se troublent au contact de la lumière qui les bâise, perçoivent les caresses solennelles des effluves émanant d'un Eden indiscipliné et complexe. Les premières sensations d'ivresse provoquent en nous une exaltation d'illusions et de précieux romantisme poétique.

Il nous semble alors être plongés dans le torrent infini des jouissances les plus exquises et nous voudrions que ces instants de joie suprême ne finissent jamais et jamais ne nous abandonnent.

Malgré notre incompréhension, malgré la fragilité des facultés qui l'interprètent, cette aurore de notre vie émotive exerce une telle influence sur notre esprit qu'en dépit de l'écoulement irrésistible du temps, elle reste indéfectiblement gravée en notre for intime, unie à l'harmonieux langage que la Nature murmure à notre oreille complice.

Mais... hélas ! Je ne sais parfois quel odieux impératif surgit et vient nous tancer au sein de ces délices ; je ne sais quel mystérieux obstacle s'oppose à l'épanouissement de nos facultés perceptives ; j'ignore quels freins grincent en notre mentalité inquiète qui commençait à se débarrasser des obscurantismes opiniâtres ; je ne sais quelle étrange furie s'agrippe à notre âme, mais on dirait que cent styles empoisonnés, se conjuguent pour assassiner irrémédiablement, étouffer, abîmer, annihiler, en leur germe, les aspirations affectueuses qui naissent dans le cœur.

Chose triste à constater !... Celui qui, aux heures délicates et transcendantes de la puberté, a senti la poigne inquisitoriale de la vertu étouffer ses plapitations ; celui que l'idée de la chasteté a tourmenté un peu sérieusement ; celui qui a opposé une volonté de fer et un front austère à tous les appels de l'éveil de sa vie émotive, des vibrations sensorielles, des convulsions voluptueuses, des fougues suggestives, enfin de toutes les sensations du souvenir, de l'expansion et de l'amour — celui-là seul pourra comprendre l'ampleur monstrueuse des luttes intérieures à cet âge de l'adolescence, où tous les efforts, toutes les attentions font alliance pour nous éloigner des jouissances et cela à un moment où nous ne savons pas bien discerner ce qui est « bien » et ce qui est « mal ».

De la douleur, force angoisse morale, des soucis, d'accablantes tristesses, des chagrin exténuants — on dirait une vague de suicide, lente, fatale, inconsciente, qui nous submerge dans une mélancolie éternelle.

Une énervante anxiété paralyse nos élans ; d'amères réflexions nous mordent avec je ne sais quelle cruauté. Il semble que la crainte nous rende esclave et que le malheur plane, tel un oiseau de mauvais augure, sur l'horizon immaculé de nos rêves.

Nos illusions se changent en déceptions douloureuses ; nos rires en larmes ; notre hardiesse en lâcheté. La liberté devient un fardeau : l'amour, un tourment ; le regard, un piège ; l'amitié, un danger ; la jouissance, une irréparable abomination, le doute, une mortification... Dans ce chaos mental, l'éphèbe se débat... aussi-tôt que l'abstraction des vertus mensongères est parvenue à le suggestionner et à le captiver.

C'est ainsi qu'une vie jeune, grosse d'aspirations et d'aventures, s'égare dans le dédale invraisemblable des méditations exagérément profondes, qui finissent par l'entraîner vers les mille extravagances ascétiques de l'abstinence ou vers les dé-

pravations les plus incohérentes. A moins que l'éphèbe ne se sente attiré vers les étangs mystérieux, les précipices sans fond, ou quelque autre extrémité romanesque. Son esprit courtise le désespoir et il voudrait n'user librement de sa volonté que pour abandonner la vie.

Nous n'oublierons jamais cette période d'abstention, cette phase de continences seules, cette étape de contractions qu'il nous a fallu franchir pour notre malheur. De nos souvenirs ne s'effaceront jamais les tragédies que l'obscurantisme de la croyance a fait se dérouler en notre être intérieur. De notre pensée ne s'évanouira jamais le poison moral que les conventions et les formulismes astranges ont fait absorber à notre esprit, cruelle réplique au sentiment enthousiaste d'admiration et d'émotion qui s'empara de nous, à la soif de vivre qui dévora notre cœur à l'aurore enflammée de notre adolescence.

Non, de toute notre existence, nous n'oublierons le couteau perfide qui pénétrait insensiblement notre chair, la foulant et visant au cœur — ce sophisme inquisitorial et tourmenteur qui nous emportait la luxueuse diaphanéité de l'aube : fantôme toujours à l'affût pour nous martyriser, souiller toute illusion, enténébrer toute espérance, ternir tout songe, étouffer toute palpitation qui nous prédisait sans interruption notre éternelle damnation !

Les traces de la douleur se gravent plus profondément au fond de l'âme que celles du plaisir. La souffrance est un scalpel sanglant qui creuse d'indélébiles tatouages. Le ciseau d'un sculpteur cause de la joie lorsqu'il crée de la beauté et de la noblesse. Les larmes nous causent des blessures inguérissables alors que l'impression laissée par les ris est essentiellement fugitive. Nous rencontrons partout le mal à notre portée, le bien est un butin qu'il nous faut, conquérir... C'est pourquoi la tristesse de ces heures lointaines nous laisse, toute notre existence, une cicatrice immuable.

Plus encore. Ce cercle qui limitait notre expansion n'est pas disparu. Ce poignard acéré subsiste encore : il lacère d'autres êtres, il torture d'autres humains qui s'éveillent à la puberté, s'élançant avec des désirs véhéments et un enthousiasme vibrant à la découverte des voluptés des agapes de la Vie.

C'est ainsi qu'à la suite de tant d'athées et de déterministes qui déchirèrent les voiles du mensonge et rompirent les voiles de l'abstraction, nous aussi, devant la logique des lois immuables du monde et la vérité de l'amour, nous sommes arrivés enfin à vaincre les conventionalismes. Libérés maintenant des doutes où nous nous débattions, nous épandons par les jardins de la vie, la semence d'un idéal de fraternité et d'art, afin que les humains se libèrent à leur tour des aberrations suppliante qui assombrissent les douceurs de l'existence.

Et non seulement cela. Exempts du fouet des haines et de l'épidémie des chaînes, nous voulons amener l'avènement d'une ère où l'on sache couronner la vie des joies que procure la musique sublime, impossible à noter, qui s'élève de la nature prodigue, luxurieuse, prolixe — l'enchanted des belles choses qui remplissent la planète, la majesté de ses manifestations harmonieuses : les champs, les mers agitées, les cieux infinis, la splendeur solaire, les sentes polychromes, les ruisseaux limpides, les silences, les inspirations, les embrassements, les sourires de l'enfance, les parfums et les caresses de l'Amour.

Convoitons, soyons avares de cet immense, illimité et complexe patrimoine. Ambitionnons la possession de toutes les beautés et de toutes les voluptés qui s'offrent à nous, sous les rayons du soleil embrassé. Luttons pour acquérir la plus grande somme de bonheurs possible. Baignons nos reins, oignons nos chairs, raffinons notre sensibilité et cultivant notre faculté créatrice, poétisons le rythme des heures, exprimant dans un suprême baiser notre véhément désir d'une vie intense et notre mépris souverain de la malignité d'un monde frappé de décrépitude.

SAKOUNTALA.

NOS PIQURES D'AIGUILLE

Moyen de propagande toujours efficace. Sur papier gommé blanc ou de couleur, perforé, 6 clichés et 26 textes par Lacaze-Duthiers, Flaubert, La Bruyère, Paul Paillette, Pierre Chardon, Victor Hugo, Han Ryner, E. Armand, Albert Libertad, Ugo Foscolo, Tolstoï, Georges Clemenceau. Deux feuilles : 50 centimes ; dix feuilles, 2 fr. 15 francs.

MIEL

Les camarades qu'intéresse un produit à la fois sain et naturel pourront se procurer du miel *surfin* en s'adressant au camarade Stephen Mac Say, apiculteur et à Gourde-Luisant (E.-et-L.). Il leur enverra 5, 10, 20 kilos en récipient métal, franço, brut pour net, aux prix spéciaux de 50, 95 et 180 francs. Ajouter pour expédition à domicile : 2 fr. 50 — pour remboursement 3 fr. 50. (Utiliser, pour commandes et versements, le chèque postal 541-02 Paris). Demander prix pour colonies et étranger.

LA CAMARADERIE

I

Je continue à maintenir l'opinion que j'ai émise il y a bien des années et ce ne sont pas les événements dont je suis le témoin qui influeront sur ma manière de voir. Je considère, par rapport au genre humain, les individualistes anarchistes à notre façon comme une espèce psychologique particulière. Ce n'est ni par caprice, ni par hasard, ni par dilettantisme que j'ai donné au présent journal le titre *l'en dehors*. Je regarde l'individualiste à notre manière comme un être à part, anomal ; je dis bien *anomal*, autrement dit irrégulier, exceptionnel. Il est bon, de temps à autre, de revenir sur ce que nous envisageons comme la base même de notre propagande, des réalisations que nous poursuivons.

Il ne faut rien connaître de la vie, n'avoir jamais approché les hommes pour prétendre que nos aspirations et nos revendications sont les mêmes que celles du grand nombre. Il semble, il est vrai, qu'autant que nous le sommes, le grand nombre est à la recherche du mieux être. Mais ce mieux être, il ne le conçoit que réalisable au dedans de certaines limites, relatif à un certain statisme. Il semble qu'autant que nous le sommes, la multitude soit à la recherche des jouissances matérielles, mais l'obtention de ces jouissances, elle ne les conçoit qu'admisses par l'ensemble social, contrôlées par ses représentants. En d'autres termes, la foule est avide de satisfactions, mais elle veut que ce soit des satisfactions de tout repos.

L'Etat, l'Eglise, la loi, la police et autres institutions du même genre sont les expressions manifestes de ce statisme et dans les groupements sociaux plus ou moins organisés, ils ont toujours existé. Pour bien comprendre cette existence, force est d'analyser l'état d'esprit des membres normaux des sociétés humaines ordinaires : ces gens vivent sur un acquis — économique, religieux, intellectuel, moral, peu importe — qui leur procure une certaine somme de bonheur ; ils ne redoutent rien autant que de se voir enlever tout ou partie de ce bonheur, si imparfait soit-il. D'où création d'organismes garantissant qu'aucune atteinte ne lui sera portée et que si atteinte y est portée, ce sera lentement et sans bouleversement de la mentalité générale.

On aurait tort de croire que cette tournure d'esprit est particulière au genre humain. Imaginez un novateur se mettant en tête de modifier l'ordonnance des colonies d'insectes sociaux : il serait, sans ménagement aucun, ou exterminé ou jeté hors de la colonie. Il en est de même partout où des animaux vivent en troupe : le réformateur des gestes millénaires n'y aurait aucune chance de succès. C'est instinctif et c'est normal.

Nous n'ignorons pas que de temps à autre, dans les sociétés humaines, éclate une révolution. Un porteur d'idées nouvelles, un groupe d'idéologues — je fais la part belle aux révolutionnaires — rassemblent autour d'eux les partisans. Ces partisans ne se sont aucunement imprégnés de cette idéologie d'ailleurs ; la plupart du temps, ce sont des mécontents, irrités de la situation inférieure où les circonstances les ont placés, mais leur statisme intérieur ne diffère en rien de celui des réactionnaires, de ceux qui tiennent pour les « vieilles idées ». Les révolutionnaires peuvent s'emparer du pouvoir, mais aussitôt que la fièvre de l'incertitude est tombée, que le pendule de la normalisation a repris sa course coutumière, on s'aperçoit que la transformation n'a été que superficielle. Pas plus qu'avant la révolution, les membres du milieu social régi maintenant par les révolutionnaires ne veulent du risque pour le risque, de l'aventure pour l'aventure, de l'expérience pour l'expérience. Ils se contentent d'appeler contre-révolutionnaires et de traquer ceux qui veulent porter la main sur l'état de choses nouvellement établi.

Le genre humain est aussi disposé à accepter le communisme anarchiste, s'il pouvait s'implanter par la force,

qu'il a accepté ou accepte la monarchie absolue, la démocratie, le fascisme. Le genre humain se tourne d'instinct vers le vainqueur, car il compte qu'il lui assurera la stabilité. C'est bien plus à la stabilité qu'il aspire qu'à une forme particulière de gouvernement. Normalement, il demande à être gouverné, c'est-à-dire stabilisé.

On m'objectera que même basées sur le théocratisme ou l'autocratisme le plus rigoureux, les sociétés humaines ou leurs administrateurs ont toujours admis l'existence d'un certain esprit critique, d'une certaine liberté de penser, voire une certaine possibilité de se comporter originellement. Mais là où on l'a supporté, c'est bien plus de la part des privilégiés que des déshérités sociaux. Le privilégié tient à ses privilégiés et on sait qu'il est plus frondeur que réformateur ou novateur. Pourvu qu'en laisse dire et faire, sans qu'il en résulte trop de scandale, il finira par se tenir tranquille. Le mécontent de son sort a les dents longues, lui, et les nantis savent fort bien que si on lui laisse carte blanche, il n'aura de cesse qu'il ne les ait remplacés.

A cette exception près, les sociétés normales exigent que ceux qu'elles encloison de gré ou de force se conforment, en dernier ressort, à la conception moyenne du milieu, soit au point de vue éthique, soit au point de vue économique. Le non conformiste doit se taire, rentrer dans le rang ; sinon, parce qu'il ne veut pas qu'il le trouble, le milieu social s'en débarrassera : par le meurtre, par la prison, par la déportation. Ce procédé est régulier, scientifiquement et moralement explicable et justifiable, si l'on se place à ce point de vue qu'on aurait mauvaise grâce à oublier : tout organisme est conservateur par instinct.

—o—

L'anomalie individualiste anarchiste consiste en la possession d'un dynamisme individuel intérieur, qui permet à celui qui en est doué de se sentir capable de se passer de l'Etat pour régler ses rapports individuels avec les autres hommes. Cet état d'être déclanche toute une série d'attitudes parmi lesquelles nous noterons les suivantes : recherche passionnée d'acquis, de jouissances, d'équilibres personnels, nouveaux ou renouvelés ; négation du fait établi au point de vue social ; non conformisme moral ; insubordination intellectuelle, etc. Nous ne chercherons pas les origines de ce dynamisme intérieur. Nous ne voulons pas chicaner avec ceux qui prétendent qu'il existe chez tous les humains à l'état latent. Nous constatons qu'actuellement des êtres humains s'affirment aptes à vivre anarchiquement, à se servir de loi à eux-mêmes. Chacun pour soi, à ses risques et périls, tantôt isolé, tantôt associé, alors que le genre humain, en général, déclare ou reconnaît que pour exister, subsister et perdurer, il ne peut se passer d'un système archiste, autrement dit d'une organisation, territoriale aujourd'hui, mondiale peut-être demain, qui détermine, arbitrairement ou démocratiquement, la forme des rapports des hommes entre eux.

L'individualiste anarchiste tient pour nulle et non avenue l'association humaine, qui l'englobe ou le retient malgré lui en son sein, qui l'astreint à des obligations qu'il n'a jamais souscrites, qui le force à contribuer à des charges dont il n'a jamais assumé la responsabilité ; qui le contraint à pratiquer des moeurs auxquelles il n'a jamais donné son acquiescement.

Les membres des sociétés humaines normalement organisées sont prêts, eux, à toutes les concessions, pourvu que leur quiétude ne soit pas troublée. Et c'est ce que l'Etat leur garantit en jetant de côté ceux qui menacent sérieusement de troubler la tranquillité coutumière.

Nous ne voyons pas entre les deux mentalités une possibilité de fusion. Nous ne pensons pas qu'en dehors et en dedans puissent vivre en bonne harmonie. Il nous est impossible d'imaginer qu'archistes et anarchistes puissent poursuivre un but semblable, présenter

DU COURAGE

J'ai, ô VIE, une prière à t'adresser
Une prière, une seule...

Donne-moi du courage !

Le courage consiste à te supporter.
Du courage, seulement du courage — encore plus de courage !

Le courage de passer victorieusement chacune de Tes journées.

Le courage de supporter le verbiage d'autrui.

Le courage de me trouver conséquent avec moi-même.

Le courage de voir mourir chaque jour ce que nous aimons.

Le courage de voir vivre éternellement ce que nous haïssons.

Le courage d'être solitaire et toujours plus solitaire.

Le courage de se trouver à la fin complètement abandonné :

Effrontément frustré du travail de sa journée, Dédaigneusement dépouillé de sa couronne de gloire.

Le courage de continuer à combattre, en proie au doute,

Le dernier combat, alors que les forces défaillent.

Du courage, car le courage c'est cela...

... le courage de vivre !

... comme celui que tu m'as déjà donné

d'un courage — inouï — ô Vie, fais-moi don.

(Ausgewalte Gedichte). John Henry MAC KAY.

des revendications similaires, nourrir des aspirations identiques. Entre l'espèce individualiste anarchiste et le genre humain en général, il ne peut exister de liaison, selon nous.

—o—

Tout cela ne veut pas dire que l'individualiste à notre façon ne soit ni sociable — ni solidaire — ni sentimental — que l'esprit de compassion lui fasse défaut. Tel que nous le concevons, l'individualiste est parfaitement capable d'exécuter les termes d'un contrat qu'il aurait librement passé, lesdites clauses seraient-elles cent fois plus rigoureuses que celles imposées, pour atteindre un but semblable, par la société archiste. L'individualiste anarchiste veut faire lui-même son destin, selon son déterminisme personnel — dût ce procédé lui être plus désavantageux que de s'en remettre aux directives d'un milieu auquel il ne reconnaît pas le droit de décider pour lui. L'individualiste à notre manière ne repousse pas, *a priori*, de traiter SUR UN PIED D'ÉGALITÉ avec les sociétés humaines. Ce qu'il demande, ce n'est pas de contraindre autrui à vivre ses aspirations, c'est la faculté de chercher et de faire se révéler à eux-mêmes ceux dont la nature est semblable à la sienne. Ce que veut l'individualiste anarchiste c'est — sans empiéter sur l'être ou l'avoir d'autrui — se trouver dans des conditions qui lui permettent de vivre l'existence qui lui paraît la plus propre à lui accorder le maximum de satisfactions palpables et tangibles — satisfactions d'ordre économique ou sensoriel, ou intellectuel. — Cela sans avoir à redouter, sous prétexte d'obéissance à un code, à un étalon, à un barème non accepté par lui, l'intervention, l'intrusion ou l'immixtion d'un « gardien de l'ordre ». Pour lui et ceux avec lesquels il s'associe, à ses risques et périls et aux leurs.

Nous persistons à croire que ceux qui épousent cette conception individuelle et anarchiste de la vie sont décidément en petit nombre, qu'ils constituent un milieu en marge du milieu social vulgaire, un monde en dehors du monde ordinaire. Peut-être le nombre des « en dehors » ne peut-il dépasser un certain chiffre, nous l'ignorons.

Mais les constituants de cette espèce qui prétend pouvoir actuellement se passer de la tutelle de l'Etat pour accomplir sa destinée, sont forcément amenés à entretenir des rapports entre eux, des rapports d'autant plus fréquents — éthiquement ou moralement parlant — même des rapports d'ordre économique — qu'ils réduiront au minimum les relations qu'ils peuvent entretenir avec les étatistes, conformistes sociaux et autres archistes.

Nous désignons sous le nom de *camaraderie* l'ensemble des relations qu'entretiennent mutuellement les constituants de l'espèce individualiste anarchiste.

Il nous reste à nous demander dans quel sens peut être comprise la *camaraderie*, pour être profitable aux individualistes tels que nous les concevons et démontrer qu'ils peuvent se passer de l'Etat.

(à suivre).

PROPOS D'UN BOURGEOIS

Notre verve, s'est, de tous temps, exercée sur le « couple ». Les œuvres littéraires et théâtrales le comprennent toujours composé de trois personnages : le mari, la femme et l'amant. Leurs caractères respectifs nous sont présentés d'une façon presque immuable : le mari, valeur matérielle, capacité de travail ou d'avoir ; l'amant, au contraire, n'est avantage qu'au point de vue physique ou sentimental ; et le rôle joué par la femme entre ces deux partenaires se conçoit aisément.

Le « cocu » préta toujours à rire ; le rôle ridicule lui fut constamment dévolu. En cela la littérature semble exprimer des sentiments assez exactement humains. La femme nous paraît personifier une revanche des misères et de l'envie suscitées par celui qui domine ou qui possède car la « légitime » qui prend un amant ne le fait pas toujours uniquement par amour ou besoin sexuel ; il entre souvent dans son acte un désir de régimber contre celui qui la considère comme son bien personnel. Mais se croyant liée par un contrat légal et ne voulant pas perdre ses avantages économiques et sociaux, elle n'aura pas le courage d'affirmer franchement sa naturelle prétention de disposer librement d'elle-même et sa révolte ne sera que le geste sournois d'une esclave qui ne rendra ridicules que ceux qui osent assez sottement se prétendre investis d'un droit d'exclusivité.

Mais il n'en est pas toujours ainsi. Il convient de tenir compte de la vaillance mentale des êtres en cause et ne pas les considérer comme conditionnés par l'institution où ils sont tenus de jouer un rôle.

Certes le mariage est une institution désuète et malsaine. Il contribue à entretenir chez la femme faible une mentalité d'esclave prostituée. Il constitue une arme dangereuse pour l'homme orgueilleux, en lui donnant un droit dont il sera tenté d'abuser. Mais il faut se garder de généraliser et de présenter les trois personnages du « couple » d'une façon trop immuable. A ce sujet, un récent fait-divers nous apprend qu'un jeune homme ayant blessé à coups de revolver une dame, déclara ensuite : « Cette femme est mariée et son mari la laisse parfaitement libre d'elle-même. Depuis deux ans, elle était ma maîtresse, mais ces temps derniers, je remarquais qu'elle m'évitait et me racontait des mensonges. J'acquis enfin la certitude qu'elle me trompait avec un autre amant ».

En cette affaire, les rôles classiques du mari et de l'amant sont quelque peu bouleversés. Un seul rôle demeure immuable : celui de l'éternelle Eve — SENEX.

Croissez et multipliez

En Suisse, il y a, dépassant l'âge de puberté, 180 000 femmes de plus que d'hommes. Elles ont les mêmes droits que leurs sœurs à l'amour, à un mari, à un chez-soi, à fonder une famille.

La bible leur dit : « Croissez et multipliez ». Mais les curés, les pasteurs qui, eux, sont servis plutôt bien que mal, leur disent : « Vous devez rester chastes jusqu'au mariage. Ne commettez point d'adultère... même dans votre cœur ». La question est vite résolue pour les conducteurs spirituels. Toujours le baume tranquille.

Mais la nature réclame ses droits. Ces 180 000 femmes voudraient bien suivre les théories bibliques, mais ne trouveront pas de maris, et l'amour est là qui les appelle...

Alors... il faudra faire bonne mine aux moralistes... et aussi faire le contraire.

Et dire que Dieu a tout bien fait ! — MRY.

LA LECON

Dans le bois voisin, un petit bois qui ne s'étend pas bien loin ; un bois tout retentissant du gazonnement des oiseaux ;

un bois où s'entrecroisent de petits sentiers que traversent des lapins apeurés, où l'on ne pourra pas passer deux de front ;

un très vieil arbre, plusieurs fois centenaire sans doute. Un très vieil arbre qui a souffert tout ce qu'un arbre peut souffrir, j'imagine.

Le foudre l'a blessé, mutilé à maintes reprises ; le vent a brisé plusieurs de ses maitresses branchedes ;

la pourriture ronge ce qui demeure de son tronc ravagé ; la mousse envahit ce qui subsiste encore de son écorce ;

ce n'est qu'un semblant d'arbre. Et pourtant tout là haut, autour de la cime, il y a des rameaux couverts de fleurs, de fleurs qui s'épanouissent sous les baisers de la lumière ; la caresse du soleil, l'ancien des jours.

Salut, ô très vieil arbre, et merci de la leçon.

E. ARMAND.

19 avril 1929.

Le 4^e acte et dernier des
LOUPS DANS LA VILLE
paraîtra dans le prochain numéro

Une Critique de la Théosophie

II

Du parallèle paru dans notre précédent article, on peut déjà saisir la différence qui existe entre le principe de la théosophie et celui de la science moderne. Après pareil exposé, fait par des personnes possédant la culture requise pour approfondir les divers postulats d'ordre philosophique, il semblera peut-être audacieux qu'un profane, sans titres académiques et sans érudition, aborde un problème aussi complexe et d'une solution aussi lointaine, étant donné que la théosophie se relative à toutes les activités de l'humanité.

Je dois dire, avant d'essayer de discuter, que ce qui m'a guidé, c'est le désir de rébellion contre tout ce qui est suggestion populaire. J'estime en effet que la valeur des idées doit pouvoir être éprouvée, non pas en présence de ceux susceptibles de les accepter sans discussion, mais en présence de ceux capables d'exercer sereinement leur libre examen.

Le manque d'études spécialisées n'est pas un obstacle, dès lors qu'on possède un critère personnel relatif, se basant davantage sur l'intuition et l'observation directe de la vie que sur toute la sagesse que contiennent les livres et qui sort de la bouche des sages.

La théosophie affirme que l'on discute davantage la forme que le fond des questions ; que les hommes se querellent davantage pour des paroles que pour des principes. Cette affirmation — qui englobe les hommes sincères de tous les systèmes philosophiques ou doctrines religieuses — est déjà en soi une équivoque, si ce n'est une simulation intéressante. Notre environnement social tout entier nous indique que les hommes — les ignorants comme les instruits — luttent pour la prédominance de leurs idées, par la force ou par la ruse. Ce n'est pas pour rien qu'est devenue proverbe la phrase de Plaute : « l'homme est un loup pour l'homme ». La Fraternité et l'Amour sont les habits de fête dont la Cruauté se pare pour déguiser ses instincts rapaces. Toutes les théories sociales inscrivent sur leurs bannières l'amour du prochain, aucune n'est capable de le réaliser pratiquement. A cette belle devise s'oppose principalement la lutte des intérêts antagoniques, bataille où chacun cherche à remporter sa victoire. Prêcher exclusivement l'amour est une belle chose, mais c'est incomplet. Nous arrivons à la connaissance objective par la comparaison des éléments et si nous distinguons les nuances par leur contraste avec la lumière, de même ne connaissons-nous les différents degrés de l'amour que par leur contraste avec la haine. En effet, nous aimons parce que nous haïssons et notre amour sera d'autant plus sincère et ferme que sera profonde et fougueuse l'aversion que nous ressentons pour ce qui nous déplaît. Il est vrai que nos amours et nos aversions ne sont pas toujours équilibrées, parce que les sentiments — à l'instar des idées — ne sont que des degrés de compréhension de la vie universelle et du Cosmos. Parler d'amour universel, c'est mettre le particulier au rang du général et du définitif ; cela offre le même péril que les prétendues panacées humaines. Il existe en l'homme des haines naturelles, des répugnances instinctives et je n'oublie pas, en écrivant cela, que l'individu social est tellement éloigné de l'homme entouré de tous les éléments naturels et en lutte avec eux pour les dominer qu'il est difficile — sinon impossible — de déterminer la gamme des sensations instinctives de l'harmonie naturelle. En faisant allusion aux instincts, nous ne saurons négliger les modifications qu'ils subissent tant du fait du milieu où ils se développent que des idées qui les déterminent. L'éducation — ou complexe des idées éthiques — est un facteur d'une si grande influence, — elle se modifie tellement du fait des différences de race, de climat, de situation sociale — qu'il est impossible de dicter des règles inflexibles de conduite générale. Prenant en considération les influences signalées ci-dessus, sans aboutir à des définitions précises, nous nous en tiendrons à l'aversion instinctive qui servira d'exemple démonstratif que l'amour et la haine vont presque toujours de pair dans les expériences vitales.

L'amour sexuel, l'attraction qui unit l'élément fécondant à l'élément fécondé pour la reproduction de la vie, obéit aussi à des contrastes. C'est selon le raffinement ou la grossièreté de l'individu, selon le type plastique que chacun se crée du sexe différent, que se manifeste la répugnance naturelle, d'autant plus intense que le type qui se présente s'éloigne du modèle que nous nous étions construit. L'homme sain, relativement normal, d'une certaine éducation esthétique — comme la femme de la même espèce — sont attirés par le corps

agile, aux formes gracieuses, au rythme suave, au nu pur, sans artifices de toilettes, qui parfois ne font que rendre plus évidents les défauts qui répugnent sincèrement... Dans cette sélection naturelle, mêlé à un raffinement idéologique, l'instinct obscur, modifié par l'évolution constante, cherche malgré tout la reproduction et la survie des caractères nobles et beaux....

Dans un autre ordre d'idées, qui fait également ressortir l'association de l'amour et de la haine, nous nous arrêterons à deux idées qui ont suscité et suscité encore des luttes acharnées : la liberté et la tyrannie. On aime d'autant plus la liberté qu'on déteste la tyrannie ; le bras qui se lève pour détruire le despotisme est souvent armé par un amour intense pour la liberté.

Concluons en affirmant la nécessité d'aimer et de haïr simultanément. Aimer ce qui nous exalte, ce qui nous élève, nous procurant le bien-être — haïr tout ce qui peut nous dégrader et faire obstacle, par conséquent, à notre éducation intégrale, à la pleine manifestation de nos forces latentes de supériorité.

Les idées que nous venons d'exposer ont pour propos de montrer l'inanité du premier dessein de la théosophie, lequel est de « créer un noyau de fraternité universelle de l'humanité, sans distinction de croyance, caste, sexe, race ou couleur ». Cette intention est excellente au dedans de la Loge, mais au dehors d'elle, chaque membre ou frère, conservant ses privilégiés ou ses misères, ce principe est entaché de stérilité sociale. La fraternité effective ne peut exister qu'entre égaux, possédant les mêmes intérêts matériels ou moraux. Tant que ces intérêts ne sont pas communs, les hommes demeurent ennemis.

Etymologiquement, la théosophie est la science divine. Mais les termes *dieu*, *divinité*, *divin*, n'ont pas de sens scientifique. La théosophie prétend expliquer la divinité et distingue, pour y arriver, entre l'exotérisme vulgaire et l'ésotérisme initiatique. Mais davantage que la doctrine secrète, la vulgarisation des idées compréhensibles à la mentalité moyenne est intéressante. La terminologie religieuse est pernicieuse au progrès réel, scientifique, qui ne s'accommode pas d'ambiguités, d'équivoques ou de réticences. La science n'est pas le patrimoine des lieux, mais des humains. Comme toutes les autres doctrines autoritaires, la théosophie n'hésite pas à employer le vocable anarchie dans son sens faux ou vulgaire, ou encore comme synonyme de désordre. Annie Besant elle-même est tombée dans la même attitude mentale qui n'a rien de philosophique, car elle ne tient pas compte que l'idéal qui nie toute autorité extérieure à l'individu, toute coaction d'origine divine ou humaine, affirme, en même temps, les forces supérieures de l'intelligence. Elle laisse, en effet, à l'individu la faculté de parvenir à se gouverner lui-même, détruisant peu à peu en son for intime tout goût pour l'autorité, pour cette autorité qui, dans la vie de relation, se traduit par les différents degrés de la tyrannie et de la coercition. Du combat contre l'autorité résulte l'existence d'un milieu permanent, à la fois défensif et offensif, contre les privilégiés et les fausses réputations qui rendent flagrant le fratricide social.

L'autorité, la hiérarchie, la discipline ont beau être invoquées par la théosophie comme des éléments constructeurs — nous savons qu'elles servent socialement à excuser la force violente, l'imposition, à rendre indiscutables les lois, fondées sur la sottise et maintenues par les châtiments, ensemble auquel on donne le nom de base du droit. Il est certain que parallèlement à tout cet appareil coercitif, il y eut, à travers les siècles, des esprits réfractaires à la soumission. L'histoire des vicissitudes de l'humanité est remplie par les abus du pouvoir, derrière lequel se manifestent, non pas des êtres vraiment supérieurs, vertueux et justes, mais des individus vêtus d'oripeaux, doués de faux attributs ; possédés de peu de scrupules moraux, sinon d'aucun ; infatigés de la sorte vanité de vouloir gouverner les autres hommes selon leur étroite mentalité et une évidente injustice. Ce ne sont pas les sages qui ont coutume de se hisser sur les hauteurs où se complait l'autorité, et c'est pour cela que leur effort profite tant à l'évolution humaine. Combien de réputations fondées à tort ont fini par exercer la tyrannie ! Le spectacle des hiérarchies est le défilé aussi tragique que ridicule de tous les tyrans et tyranneaux, de macabre mémoire, qui ont ensanglanté la demeure de l'homme : la terre. La discipline ne se conçoit autrement que comme la violence organisée, représentée par l'homme d'armes et en dernier ressort par le bourreau, le supplice et l'exécution capitale.

On m'objectera peut-être que la théosophie n'épouse pas une conception aussi perfide de l'autorité, de la hiérarchie et

de la discipline. Je le veux croire, mais en ce cas, pourquoi ne renonce-t-elle pas à l'emploi des termes archaïques ? A l'autorité, substituons la connaissance ; aux hiérarchies, les degrés du savoir et remplaçons la discipline — dont l'école, le foyer, le travail et la vie sociale nous laissent d'amers souvenirs — par la méthode qui nous guide dans la marche pénible vers la perfectibilité toujours relative de notre espèce, en évitant les douleurs physiques et les souffrances morales qui ont leur origine dans le milieu social — sans préoccupations métaphysiques d'ordre secondaire, car s'il est certain que « l'homme ne se nourrit pas de pain seulement », il n'en est pas moins vrai que celui-ci est l'élément primordial de son existence. Il peut être bon de diriger nos regards vers l'infini, de nous efforcer d'acquérir la double vue, qui nous permettra de nous approcher du *grand arcane*, mais si un tel effort suprasensible doit s'effectuer au détriment des nécessités préemptoires de la matière, dont la satisfaction normale est rendue si difficile par la déloyale concurrence sociale — alors notre esprit se dresse contre cette illusion spiritualiste qui prétend faire moins de cas de la vie réelle que de la vie mentale, retardant ainsi, de bonne ou de mauvaise foi, la solution du redoutable problème social, solution à laquelle on ne peut parvenir que par la véritable justice distributive, qui consiste en l'égalité des devoirs et des droits sociaux et en l'absolue suppression de l'accaparement de la richesse, source de la monstrueuse exploitation de l'homme par l'homme — origine, à son tour, des conflits sans merci où se débattent tous les peuples de la terre qui tirent tant de vaillance de leur civilisation.

Nous ne nierons pas l'existence possible de forces inconnues, énergies subtiles qui échappent aux sens ordinaires, mais bâti sur une telle hypothèse une nouvelle doctrine mystique, mystérieuse, occultiste, avec toute une hiérarchie d'initiés, d'instructeurs, de maîtres, de prophètes et de demi-dieux — cela revient à continuer à prêcher la résignation à ce qu'on a coutume d'appeler les *bas fonds sociaux*, le renoncement à leur faim et soif d'immédiate justice en compensation des infamies séculaires dont ils sont les éternelles victimes. « Que périsse le corps, pourvu que l'esprit soit sauf », est l'évangile ou message éternel des métaphysiciens. Les théosophes savent orner cette « annonce » d'une abondante littérature religieuse, philosophique, derrière laquelle se cache la soumission de l'homme aux ordonnances des panacées morales.

Tout en conservant présente à l'esprit la complexité du cosmos, sans négliger les études ou les méditations ayant trait au principe et à la finalité humaines, nous ne consentirons jamais à faire abstraction de l'aspiration commune et limitée, mais également pour le sage et pour l'ignorant, de satisfaire les nécessités fondamentales de l'existence, sans quoi il n'est pas possible d'arriver à une franche évolution spirituelle.

« Le salut du peuple est la loi suprême ». Cette loi doit réunir toutes les catégories d'hommes pour la conservation et le perfectionnement de la vie. Les théosophes ne la nient pas, mais tous leurs excellents désirs pour la mettre en pratique ne s'accrochent à rien de tangible.

(à suivre).

COSTA-ISCAR.

Errata. — Par suite d'une lecture erronée du manuscrit remis à l'imprimerie, le nom du professeur cité par notre ami Costa Iscar a été défiguré, il doit se lire JINARASADASA.

L'AMOUR PLURAL

Dédicé à HAN RYNER.

Toi qui n'as pu nommer, après quelques années, L'infortuné glaneur de ces roses fanées [jour, Qu'aux feuillots d'un missel tu cueillis, l'autre Tu voudrais m'avoir au jugé d'un seul amour?...]

N'aimes-tu qu'une amie?... un seul peintre ou Qu'une lyre?... une fleur?... Ne sables-tu qu'un vin?... Ne goûtes-tu qu'un fruit pour apaiser ta faim?... Et tu veux que mon cœur-facette ne reflète

[moule]

Qu'une étoile?... Il faudrait que ta gangue soit L'argile de ma chair, ton encrûlé... Mon ombre et mes reflets, que tes moindres cellules Puissent alvéoler mes moindres molécules... [lules]

Il faudrait que mon soc qui laboure ton corps Se scellât au sillon. Où le trouver cet être Qui décalque notre âme en son âme?... Peut-être Est-il notre antipode?... Et, pour le joindre, [efforts]

Perdus. Alors, pourquoi m'infliger la souffrance? T'étondir, m'aveugler, leurrer sa conscience?... Acceptons, pour calmer nos multiples ardeurs De les ramifier en mille adorateurs.

Joseph VASSIVIÈRE.

Vous avez lu :
l'Initiation Individualiste Anarchiste
Ainsi chantait un « en dehors »
Avez-vous lu :
FLEURS DE SOLITUDE ET POINTS DE REPÈRE qui les éclaire et les complète?

Le droit des malades

Louis Gastin vient de faire paraître un petit livre : *Le Droit de guérir* (1), qui n'est que le premier d'une série de trois livres conçus en vue d'opposer à la coalition des Thérapeutes officiels et gouvernementaux la cohorte des Thaumaturges guérisseurs, lesquels réalisant de véritables guérissons sont poursuivis par les premiers. A première vue la thèse de Gastin paraît séduisante. Quoi de plus naturel que d'être soigné par qui bon nous semble et de la manière qu'il nous plaît. Si nous ajoutons à cela que nous avons la chance de guérir de cette façon tandis qu'un mort-côle à lunettes ou sans lunettes peut parfaitement nous expédier officiellement dans l'autre monde, avec peut-être l'admiration de la Faculté, il paraît souhaitable de voir l'exercice de la médecine pratiqué librement.

Les arguments de L. Gastin sont suffisamment logiques pour donner à son point de vue une grande force de persuasion : « il y a des médecins charlatans, et qui ne guérissent pas, contre lesquels, nonobstant leur diplôme, le public devrait être défendu, et IL NE L'EST PAS par la loi sur l'exercice de la médecine ». Par ailleurs, il y a des illégaux qui ne sont pas des charlatans et QUI GUÉRISSENT ; par conséquent, contre lesquels le public n'a pas à être défendu, bien au contraire ; or la loi sur l'exercice de la médecine, instituant le privilège médical, et qui autorise les médecins charlatans ou mauvais guérisseurs, condamne les illégaux qui guérissent ».

Il nous dit aussi : « Au-dessus des droits corporatifs, des médecins se placent normalement, devant la loi morale, les droits des malades eux-mêmes, seuls juges autorisés, par destination, à formuler des critiques ou des plaintes contre ceux qui — docteurs ou empiriques — abusent de lui et jouent de sa santé pour emplir leur tiroir-caisse ou leur portefeuille ».

Pour L. Gastin les résultats acquis, les guérissons obtenues seraient suffisants pour sélectionner les bons des mauvais médecins ou guérisseurs. Je ne suis pas tout à fait de cet avis et la chose me paraît beaucoup plus complexe. Il faut compter avec l'ignorance, la superstition, la crédulité humaine faussant totalement le jugement et l'appréciation des faits. Je crains d'ailleurs que lui-même, en la circonstance, n'ait point envisagé la question sous son aspect véritablement objectif. Il est en effet bien difficile dans cette matière de parler de guérisons des uns et d'insuccès des autres. Pour affirmer, avec de grandes chances de ne point se tromper, qu'il y a ou n'y a pas guérisson, il me paraît nécessaire de réunir au moins les trois conditions suivantes concernant seulement une expérience sérieuse :

1° Etablir d'une façon certaine et sans aucune chance d'erreur l'état précis du malade et la nature exacte de sa maladie ;

2° Connaitre dans leurs moindres détails toutes les thérapeutiques employées par le malade ou subies par lui successivement ou simultanément, ainsi que la nature précise des ingrédients qui peuvent l'avoir affecté à un degré quelconque ;

3° Apprécier exactement et sans erreur possible l'état final du malade après le traitement.

Il me paraît évident qu'en dehors de ces données tout le reste est enfantillage et charlatanerie, et l'opinion subjective du malade une affirmation de bonne femme. Sans parler ici des malades imaginaires guéris par simples suggestions, il y a dans ce domaine tellement d'inconnus, et d'erreurs possibles de la part des malades et des soigneurs que la raison nous conseille beaucoup de prudence dans nos affirmations. Peut-être y aurait-il une statistique générale à établir autour des méthodes préconisées, et dans l'ensemble on pourrait alors constater la supériorité des unes sur les autres. Mais le goût du merveilleux attirera toujours la crédulité humaine vers les sorciers, de quelque costume qu'ils s'affublent. L'exemple de maints soigneurs envahis par des foules malades en dépit du cimetière tout proche agrandi sans cesse sous l'influence à la cure merveilleuse, est amplement suffisant pour nous rendre sceptiques sur l'opinion des malades. Pour juger sainement, il faut être sain, et reconnaître, *a priori*, le droit des malades de se faire soigner de la façon qui leur plaît, peut nous entraîner très loin. Il me semble donc qu'avant de râiller les morticules de la Faculté il aurait fallu, non pas faire parler des malades, mais être en mesure d'établir des comparaisons portant sur des pourcentages de malades soignés par les deux camps et contrôlés scientifiquement. Les résultats seuls auraient démontrés si les milliers d'estropiés, charcutés par les rebouteux, étaient mieux soignés que les milliers de malheureux traités par les chirurgiens diplômés. De même pour toutes les affections possibles.

Il ne s'agit pas de faire vibrer ici, com-

me le fait L. Gastin, la corde sentimentale humanitaire, mais de rechercher et d'établir des faits objectifs, de constater des guérisons : ce qui est bien différent. Cela nous permet d'élever le débat et de nous demander jusqu'où va le droit du malade par rapport au droit de ceux qui ne le sont pas. Un malade est-il vraiment qualifié pour apprécier les soins qui lui conviennent le mieux ? Son jugement, son état d'esprit, ses connaissances sont-ils assez clairs pour lui permettre de choisir ses drogues et le droguiste qui les lui ordonnera !

Quand on voit des êtres de la valeur de Mme de Sévigné s'hypnotiser sur les vertus de la *Poudre de bonhomme* ; quand toute une suite de charlatans peut fabriquer et vendre à des rois, des princes, des seigneurs et autres personnages, un produit appelé mirifiquement *orviéton* et cela pendant plus d'un siècle ; lorsqu'un Helvétius ramasse cent mille écus, à trente-deux ans, avec l'aide d'un Louis-le-Bien-Aimé et d'un Leibnitz avec sa drogue émétique et purgative ; lorsqu'une mixture compliquée baptisée *thériaque* égare pendant quinze siècles une séquelle d'empereurs, de princes et de magistrats de toutes sortes, gens tout de même plus cultivés et avertis que la plèbe ignare et superstitieuse ; on peut se demander quels ravages, la sorcellerie est susceptible de créer chez les êtres portés au mysticisme et préparés par la maladie.

On me dira que cela n'a rien à voir avec le malade lui-même qui peut bien se soigner comme il l'entend. Voir, comme dirait Panurge. A titre de bien portant, il ne m'est point indifférent d'être ou non entouré de malades et de subir les conséquences de leurs maladies prolongées ou aggravées par leur ignorance. Un malade est toujours à la charge de quelqu'un et si son rôle social est important, les suites de son détraquement peuvent être très graves pour la société. Un malade, c'est toujours quelque chose de déplaisant et d'onéreux pour autrui.

Nous avons donc tous intérêt à ce que la crédulité, le fanatisme, la superstition fassent place au vrai savoir. Sait-on que des vieux remèdes furent parfois dangereux pour les biens-vivants. Je ne parlerai pas ici des bains de sang humain des Néron et des Caligula ; ni de ceux que la reine Brunehilde était supposée prendre dans le sang de ses amants égorgés sous ses yeux ; je ne parlerai pas non plus du sang tout fumant que les Romains buvaient sur le corps des gladiateurs expirant pour se préserver de l'épilepsie. Il nous suffit de savoir qu'il n'y a pas bien longtemps encore qu'un roi de Cochinchine recevait comme tribut du fief humain obtenu par l'égorgement de nombreuses victimes ; il suffit également de consulter les chroniques des seize et dix-septième siècles pour connaître dans toute sa beauté le droit des malades. Tout a été utilisé dans l'être humain comme remède : sa chair, ses viscères, ses os, ses humeurs, son urine, sa morve, ses excréments. Il a été utilisé mort ou vivant, coupé, pilé, bouilli ; en poudre, en tisane ou en pilules.

Seul le savoir a mis fin à ces pratiques dangereuses pour tous.

Pour la note comique, sachons qu'Hérodote conseillait pour guérir la cécité l'emploi de l'urine d'une femme n'ayant eu de rapport qu'avec son mari ; sachons également qu'en échange, à certaines époques, l'urine du mari, absorbée chaude, préservait la femme des douleurs de l'enfantement et remarquons que la précieuse Mme de Sévigné, la toute littéraire marquise, prenait pour ses vapeurs huit gouttes d'essence d'urine, ce dont elle se trouvait « bien aise ».

Je n'insiste point sur un sujet dont il sera pourtant très intéressant de faire l'historique, car il nous montrerait un parallélisme frappant entre l'ignorance et l'érotisme d'esprit et les remèdes qualifiés et réputés à leur époque, tandis que la culture et le vrai jugement nous montrent une recherche de cause à effet mieux appropriée à l'intelligence humaine avec la connaissance scientifique.

J'ai peur que l'Art médical que nous proposons L. Gastin, ne cache un certain goût du merveilleux, un faible pour la sorcellerie. Tous les efforts du savoir tendent à tirer la population de sa crédulité et de sa superstition terriblement hérititaire. Lui donner le droit d'aller vers ses instincts mystiques, c'est la replonger dans le passé moyenâgeux, plein de ténèbres et de terreur. Je crois préférable une réforme de la science médicale, conservant tout de même sa nature scientifique que cette explosion de fanatisme qui couve dans les âmes simples et qu'une libre exploitation de la maladie pousserait à son paroxysme.

Les malades n'ont qu'un droit : celui de ne pas gêner ceux qui ne le sont pas. Et c'est le savoir qui tranchera la question de leur guérison. — IXIGREC.

La Plasmogénie

Nouvelle science de l'origine du protoplasme

Rien n'est plus nuisible pour l'avancement de la science que le désordre.

L'étude de l'origine de la vie se poursuit sous un grand nombre de dénominations, de branches de la connaissance ; elle comporte de nombreuses façons de travailler et même de s'unir pour ce travail. Pour les uns il s'agit de génération spontanée, pour les autres de biogénèse, d'hétérogénéité...

Les auteurs modernes les plus sérieux nous parlent de spécimens de la cellule ou du protoplasma, d'imitations, de cristaux liquides, de recherches sur les colloïdes.

Le dossier de ce genre d'études est très volumineux, depuis les anciennes publications de Dutrochet, Slack, Harting, etc., jusqu'à celles, récentes, de Leduc, Mary, Herrera, Lehmann, Buscalioni, etc.

Pour organiser ce matériel, pour donner un corps de doctrine au sujet, pour se reconnaître dans la Babylone de sciences et détails qui embrasse la question fondamentale de l'origine de la vie, j'ai proposé, dès 1903, une nouvelle science, avec le nom de *Plasmogénie*, qui signifie en grec : origine du plasma ou protoplasme.

Le grand crime ! On a épousé toutes les formes d'attaque et de mépris contre cette innocente tentative qui avait pour but l'ordre, la clarté, l'organisation des connaissances.

Malgré tout j'ai publié mon livre fondamental à Barcelone, chez Maucci, 1926 (1).

La Plasmogénie embrasse un grand nombre de branches de diverses sciences et ne se borne pas à imiter les formes extérieures des êtres vivants.

Elle se divise en :

CONCRETE (Phénomènes)	Morphogénie	Cytogénie : imitation des cellules.
		Histogénie : » tissus.
PURE	Physiogénie : imitation des fonctions.	Organogénie : » organes.
APPLIQUÉE	Chimogénie : » des molécules organiques.	
ABSTRAITE (Principes)	à la médecine, à l'agriculture, à l'hygiène.	
PURE.		Sociologie.
APPLIQUÉE.	Pure.	Philosophie.

Le résultat le plus important pour la philosophie a été l'affirmation suivante : que la vie est universelle, le mouvement dans l'infini est le même pour les astres que pour les réactions intimes de la cellule.

Le résultat le plus important pour la biologie a été : la production des Amiboides et des Colpoïdes : êtres artificiels imparfaits que l'on peut faire préparer, même par des enfants, sans laboratoire.

Voici la formule :

(On fait préparer chez un pharmacien ou un droguiste ou encore un marchand de couleurs) deux solutions :

Solution A. Huile d'olive française, de F. Bétons et Fils, de Bordeaux, fraîche, sans viscosité : 50 centim. cubes; Gasoline 100 centim. cubes : On fait dissoudre.

Solution B. Soude caustique en cylindres, de Merck : 14 grammes ; Eau chaude : 100 centim. cubes. On fait dissoudre. On colore avec une aniline pour le savon (rhodamine, noir ou châtain) : 1 gramme.

On verse gouttes de B. en A. et on observe avec une loupe ou mieux avec un microscope. A l'œil nu, on voit très bien les Amiboides, rampant, se déformant, se vacuolisant comme des amibes naturelles. On peut obtenir des spécimens albumineux par addition de gluten sec à la solution de soude.

Les Colpoïdes, visibles au microscope, semblent être des organismes en pleine activité, s'attaquant et se suçant furieusement, comme des infusoires ou Colpodes. Ils présentent plusieurs fonctions pseudo-physiologiques et persistent seulement dans des conditions vitales déterminées, par exemple, sous une température optimale

(1) L. Herrera. UNA NUEVA CIENCIA, LA PLASMOGENIE. Maucci. Barcelone, 1926, p. 1-446, figures, planches en couleurs.

Sans vouloir intervenir autrement qu'en effleurant le sujet, rappelons que le point de vue individualiste anarchiste est qu'il appartient au malade de choisir le guérisseur qui lui convient ; lui imposer un médecin dont la méthode de guérir lui serait antipathique serait du pur archisme. En « régime » individualiste anarchiste, les partisans des diverses thérapéutiques constitueront qu'un droit : celui de se déterminer à leurs risques et périls, laissant libres de se soigner comme ils l'entendent — d'en guérir ou d'en mourir — ceux qui ne parlent pas leur point de vue. Il n'y aurait personne de géné, ni de constraint. — E. A.

(1) Ed. du « Droit de guérir », rue Béranger, 13, Paris-3^e. 10 fr.

de 10°C. Les antiseptiques en général leur sont nuisibles. Leurs activités peuvent avoir une durée de sept heures. Ils semblent posséder des tactismes, une irritabilité rudimentaire, voire même une conscience, des besoins, des sympathies. J'ai vu, par exemple, un Colpoïde attaché par la base suçant alternativement ses voisins de droite et de gauche !... Et tout ce monde de manifestations que le même Pasteur aurait envisagé comme vitales, sont dues aux vulgaires causes physico-chimiques, la pression osmotique variant sans cesse chez les divers Colpoïdes et même chez les diverses parties de chaque Colpoïde, qui souvent se suce lui-même. Comme la soude se combine à l'huile qui vient de l'extérieur, la densité du contenu de chaque Colpoïde varie toujours et amène de nouveaux courants osmotiques. Ces courants apparaissent comme des cordons obscurs dans les microphotographies. On peut d'ailleurs consulter à cet égard mes communications des dernières années à l'Académie des Sciences de Paris, au Muséum d'histoire naturelle et surtout à l'Académie Nationale des Lincei, de Rome, qui a publié mes articles illustrés.

Un grand nombre de faits analogues se trouvent dans les livres modernes, par exemple, l'important ouvrage sur la chimie colloïdale publié par Jerome Alexander (The Chemical Catalogue Company, Inc. 19, East 24th Street, New-York. U. S. A. 1926. Tomes I et II. Plus de 2.000 pages).

Sous le nom de travaux de Plasmogénie ou sous un autre nom, on y trouve les articles les plus variés sur les colloïdes comme base de la vie, du protoplasme, de la richesse publique agricole et industrielle, de la médecine, de la santé. Ce qui a été à l'origine bafoué et repoussé par les Académies, est maintenant le programme universel. Par exemple, les propriétés des colloïdes, l'importance des spécimens ou « artefacts » reproduisant en laboratoire les faits, les conditions, les résultats de la vie, est maintenant à l'ordre du jour. La médecine a été tout à fait renouvelée par ces recherches sur les colloïdes, et les fous de la première heure deviendront bien-tôt les précurseurs des vérités les plus utiles pour le progrès de l'humanité.

Combien d'années d'oubli, de râilleries essayées, de mépris, de misères de laboratoire ! Combien a-t-il fallu de vies sacrifiées, de noms ensevelis par la poussière du temps, pour arriver à estimer à leur juste valeur des recherches hardies et ardentes, quoique méconvenues, de tous ceux qui ont entrevu la nouvelle doctrine ! Tant que la vie, la maladie, la souffrance, les malheurs de l'homme seront attribués aux mystiques pouvoirs surnaturels, qui n'existent point, tout sera mort et malheur sur la terre. Seule la science est capable d'arriver à une rédemption réelle ou peut-être à une conclusion plus pratique : agir en consolatrice suprême, détruire tout espoir de vie d'outre-tombe et conseiller l'emploi mondial des moyens anticonceptionnels pour éteindre l'espèce humaine, évitant ou épargnant ainsi les futures guerres, catastrophes et souffrances atroces et sans fin dont sont victimes les organismes les plus sensibles, dont le rôle — uniquement géologique — pour stimuler la matière et l'énergie, peut et doit être abandonné aux animaux inférieurs. L'histoire humaine est, en effet, un lac de sang où flottent les cadavres de ceux qui sont morts pour la justice et la liberté.

Il est grand temps de fermer les yeux de celui qui a tant pleuré : l'homme. Mexico, le 26 février 1929.

A. L. HERRERA.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

La censure policière en Angleterre.

Un de nos abonnés de Londres nous fait remarquer que, dans les questions de saisies de livres, etc., la police anglaise ne saurait agir de son propre chef, elle est trop discréditée pour oser jamais se permettre pareille initiative ; elle ne se met en mouvement que sur ordre du Home Secretary (ministre de l'intérieur). Celui-ci se retranche d'ailleurs derrière une décision d'un tribunal, rendue en conformité de la loi sur les publications obscènes, toujours très élastique, en Angleterre comme ailleurs. Donc acte. Et tant pis pour le Home Secretary.

La fugue de jeunes filles à New-York.

D'après les renseignements publiés par les services de la police, sept mille jeunes filles, âgées de quinze à dix-sept ans, ont disparu du domicile de leurs parents, durant l'année 1928, à New-York.

Jamais, jusqu'à présent, le nombre des fugues n'avait atteint ce chiffre énorme, et l'on croit que les petites annonces des journaux ne sont pas étrangères à cet accroissement, ainsi d'ailleurs que la vitesse actuelle des moyens de transport.

Que serait-ce si l'Amérique n'était ni sèche, ni puritaine ? Et si l'on n'y nourrissait pas le respect que l'on sait pour la tradition familiale ?

Vos rêves expliqués par la psychanalyse

II

Les rêves enfantins

L'impuissance des psychologues à EXPLIQUER le Rêve nous fait nous douter de la difficulté d'une telle entreprise. Aussi commencerons-nous par étudier des rêves relativement simples : les rêves enfantins.

De tels rêves sont en général courts, et vous allez le voir, aisément compréhensibles. Emprunts à Freud deux exemples caractéristiques (introd. à la Psychanalyse, Payot) :

« Un garçon de 22 mois est chargé d'offrir à quelqu'un, à titre de congratulation, un panier de cerises. Il le fait manifestement très à contre-cœur, malgré la promesse de recevoir lui-même quelques cerises en récompense. Le lendemain matin, il raconte avoir rêvé que « Hermann a mangé toutes les cerises ».

Une fillette, âgée de trois ans et trois mois, fait son premier voyage en mer. Au moment du débarquement, elle ne veut pas quitter le bateau et se met à pleurer amèrement. La durée du voyage lui semble avoir été trop courte. Le lendemain matin, elle raconte : « Cette nuit, j'ai voyagé en mer ». Nous devons compléter ce récit, en ajoutant que ce voyage avait duré plus longtemps que l'enfant ne le disait ».

Evidemment ces rêves ne ressemblent que de loin aux rêves que nous avons, adultes. Mais ce sont des rêves pourtant, et leur étude nous permettra d'arriver déjà à des conclusions précieuses et intéressantes.

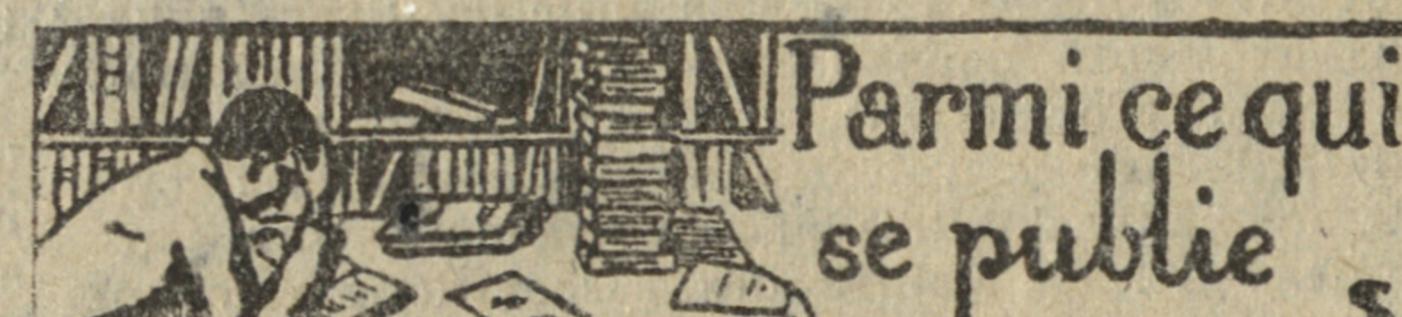
Nous voyons d'abord que leur récit n'est pas absurde. Il forme un tout, raisonnables. L'esprit, pendant les rêves n'agit pas, et ne pense pas au hasard. Enfin, et ceci est très important, nous remarquons que le rêve est lié à un événement de la journée précédente. Il apparaît comme devant satisfaire un désir inassouvi la veille. Ce désir qui, par suite des circonstances, a été réprimé, n'a pas disparu, et pendant le sommeil, il apparaît de nouveau et le rêve lui offre une satisfaction imaginaire.

Vous comprendrez maintenant, qu'on peut avec Freud, dans ces exemples, considérer le rêve, non pas comme « un trouble-sommeil, mais au contraire un gardien du sommeil, qu'il défend contre ce qui est susceptible de le troubler ».

Vous me direz que sur deux exemples, on ne peut baser une théorie explicative du rêve. Mais, nous ne faisons que commencer. D'ailleurs vos propres souvenirs vous permettront de vous rendre compte, que les rêves enfantins sont souvent semblables à ceux que Freud a cités. Sûrement, vous vous souvenez de certains jours de votre enfance où vous vous êtes réveillé, désespéré de voir un beau rêve interrompu — un beau rêve, qui vous avait donné le jouet ou la poupée tant désirée ou gracie auquel vous aviez pu faire le voyage tant souhaité...

(Communication de Ch. PENZ, diplômé d'études supérieures de psychanalyse. (à suivre).)

Lecture recommandée : F. Wittels : Freud (Alcan).



Fernand Kolney : L'HONNÈTE PONCARÉ ou le Banquier des quatre-vingtèmes (Ed. de l'Epi).

En quelques pages, Fernand Kolney, déchire le voile qui recouvre la statue et il le fait de main de maître. Sans doute, nous savions maintes des choses que raconte ce maître des pamphlets, mais c'est un plaisir de retrouver, réunies, toutes ces turpitudes, toutes ces bassesses, toutes ces vilaines. Il y a des ragots et des incursions dans la vie privée du « grand homme », mais, somme toute, ces prédicts d'austérité morale méritent bien qu'on les déshabilite. Ce petit livre, croyons-nous, dessille bien des yeux de ceux qui s'obstinent à ne pas voir. — E. A.

EN ALLEMAGNE. — Une exposition comme il n'y en a pas assez vient d'avoir lieu dans le hall de Sturm, revue d'art que dirige le poète Herwath Walden dont on a célébré récemment le cinquantenaire. Cette exposition avait comme titre *Der Blutschwamm Bulgarien* (le fleuve de sang bulgare). On sait que les dictateurs Zankoff et Liapcheff ont ordonné ou laissé commettre des atrocités qui détonnent même en ce siècle barbare. Des 27.000 victimes, un très petit nombre a été assassiné ouvertement, le reste a été égorgé clandestinement. Bien qu'en vertu de la loi nouvelle, le Gouvernement ait interdit certaines représentations trop crues, il en reste assez pour se rendre compte des crimes sadiques qui ont été perpétrés la plupart du temps sur des intellectuels. — Dr KUNTZ RIBINSON.

« LA MAISON DES ARTS » fait paraître les œuvres suivantes de notre ami Eugène Bizeau, mis en musique par le maître compositeur F.-L. de Cardelus : « Rêve-Creux », « Chanson Virile », « Ambade mélancolique », « Chanson couleur des jours », « Dans les Bois ».

Un recueil de ces cinq œuvres, chant et piano, format de partition in-8°, édition de luxe, avec portrait des auteurs, sous une élégante couverture, sera mis en vente au prix de 12 fr. Exceptionnellement, jusqu'à fin mars 1929, on peut souscrire à ce recueil au prix de faveur

La Pâque est un vestige des repas totémiques où les convives se sanctifient par la manducation du totem ou animal protecteur du clan. Pour lui donner une explication plus satisfaisante, aux yeux des fidèles, les prêtres la rattachèrent ensuite à la légende de Moïse et à la fuite des Hébreux hors d'Egypte. La Pâque chrétienne vient en droite ligne de la Pâque juive. Seulement, par un retour au cannibalisme antique, les catholiques prétendent substituer la manducation d'un homme à celui d'un agneau. Le fidèle, en avalant l'hostie, avalerait Jésus tout entier, sans en distraire un seul morceau ; et cette viande, par son ingestion, diviniserait le croyant. La communion catholique est un reste de totémisme compliqué d'anthropophagie ; par bonheur, elle est symbolique, remplaçant la chair par un insignifiant morceau de pain. Et, malgré la poésie dont certains la parent, nous ne pouvons oublier que des pensées sanguinaires ont présidé à son établissement. — L. BARBEDETTE.



Souscription permanente. — M. Duval, 1 50. J. Levrat, 6 50. E. Unrein, 11 50. M. G., 58. Al. Hennequin, 1 50. Acrate, 3. R. Colin, 2. H. Lebigne, 3. Descartes 2. L. Baron, 3. Michel, 5. P. Voisset, 5. L. Aszco, 5. H. Sciascia, 10. Boulogne, 5. Collecte réunion bd Barbès, 4 30. J. Granet, 1 50. L. Chauvet, 20. J. Ferrus, 1. P. Couissinier, 1 50. G. Landot, 1 50. L. Pruvost, 5. L. Renaud, 1 50. M. Contet, 1 70. E. P. Montigny, 5. Pinçon, 10. A. Cazes, 1. La Libre Image, 15. A. Dassonville, 1 50. E. Martin, 3 50. J. François, 4. A. Scott, 10. M. Schalks, 40. M. Guénolé, 10. J. Gardant, 10. E. Bruit, 5. L. Gatinois, 2. N. Faure, 5. H. Zisly, 2. B. Pilorget, 10. J. Roland, 5. J. Serru, 8. Ventoura, 5. M. Jean, 2. G. Weiss, 50. Figueras Marty, 2 75. N. Colombani, 35. Scapila, 10. X., 5. P. Estaqué, 50. V. Brand, 5. Total arrêté au 20 avril : 471 fr. 75.

POUR AIDER A EDITER « LES LOUPS DANS LA VILLE » (7^e liste de souscription). 214. G. Racat (6 fr. 25). — 215. Sanchis Tomas (5 fr.). — 216. Michel. — 217. E. Cotinaud. — 218. H. Zisly. — 219-220. Figueras-Marti (2 ex.). — 221 à 224. A. Bianco (4 ex. 15 fr.). — 225. Gabriel Saccault.

Il est bien entendu que LES LOUPS DANS LA VILLE ne seront édités en volume qu'après l'achèvement de leur parution dans *l'en dehors*.

SOUSCRIPTION PERMANENTE : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnements pour assurer la parution de *L'EN DEHORS*.

Toutes les lettres adressées au bureau de *L'EN DEHORS* à un nom AUTRE que celui de E. ARMAND doivent être suivies de la mention : « au bureau de « l'en dehors ». Nous ne sommes pas sûrs de recevoir celles qui ne sont pas accompagnées de cette indication.

Nos correspondants nous faciliteront la besogne en renouvelant leur adresse dans chacune de leurs lettres.

Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND, sans aucune indication de prénom.

AVIS IMPORTANT. — A la suite de divers abus, nous avons dû nous décider à limiter l'insertion des avis, informations, annonces qu'on nous demande de faire paraître dans nos colonnes :

1^{er} aux individualités ou groupements faisant partie de l'une ou l'autre des associations relevant directement de *l'en dehors* ; 2^{me} aux souscripteurs à nos abonnements de propagande ; 3^{me} à nos agents-correspondants agissant en leur nom personnel ou, sous leur responsabilité, à titre de représentants d'une association d'études, de propagande ou de réalisations ; 4^{me} à nos collaborateurs attitrés.

Pour une catégorie d'annonces, il est nécessaire d'appartenir à « L'Association internationale de Combat contre la Jalousie », etc. (voir cette rubrique).

L'adresse « au bureau de *l'en dehors* » est réservée aux membres du milieu « Les Compagnons de *l'en dehors* » et aux ADHÉRENTS à « L'Association internationale de Combat contre la Jalousie, etc. »

Nous n'acceptons l'adresse « poste restante » — publique ou privée — que pour les camarades qui nous sont personnellement connus et dont nous connaissons l'adresse domiciliaire.

L'insertion est gratuite, mais toute demande d'insertion doit être accompagnée d'un timbre. Nous nous réservons de modifier le texte envoyé.

L'EN DEHORS n'est pas assez connu, répandu, diffusé ; trouvez-vous donc un dépôt dans la localité où vous résidez ou vendez-le vous-même au numéro.

Nous apprenons l'arrestation de LUIGI FABBRI, HUGO TRENI et SAKOUNTALA. Les deux premiers nommés ont été expulsés.

On DÉSIRE entrer en relations avec camarade peintre en bâtiments. — Paul Hordequin, 64, rue Joseph-Gillard, Montreuil-s-Bois (Seine).

CAMARADE COIFFEUR des « Compagnons de *l'en dehors* » cherche à louer boutique dans petite ville ou village pour s'établir. Pour gagner sa vie, il serait nécessaire que dans la localité, le besoin d'un coiffeur se fasse sentir. S'adresser à E. Armand, au bureau de *l'en dehors*.

On désirerait connaître camarades disposés à accueillir deux beaux et grands CHIENS DE GARDE dont les propriétaires sont actuellement dans l'impossibilité de payer la pension. Ecrire au bureau du journal.

R. LACHEVRE. — Abonnements se terminent : l'un, en janvier 1929 ; l'autre en août 1929.

DOUCE FOLIE. — Reçu. Quelle résignation, quand même, en ce petit rêve ; mais que ta volonté s'accomplisse.

COMPAGNON de « *l'en dehors* » désirerait se documenter sur les différents procédés de tatouage en couleurs. Ecrire : Roger Lhuillier, 38, rue Davy, Paris-17^e.

ANSELME MAUZÉ. — Avouez la circulaire Durville. Sommes trop peu au courant de ce mouvement pour donner opinion nette. — E. A.

où l'on se retrouve où l'on discute

ENTENTE ANARCHISTE

PARIS. — LES COMPAGNONS ET AMIS DE *L'EN DEHORS* se réunissent le 2^e et le 4^e lundi du mois, au premier, au bar, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 (métro Marcadet ou Poissonniers).

Dimanche 12 mai : Balade réservée (voir première page).

Lundi 13 mai : Charles de Rouvre : *Le droit à la vie et la possibilité de vivre*.

Dimanche 26 mai : Balade champêtre banlieue de Paris.

Lundi 27 mai : Dr Henri Legrain : *Faut-il réglementer la prostitution ?*

Dimanche 9 juin : Balade réservée.

Lundi 10 juin : Ixigre : *Qu'est-ce que la liberté ?*

Lundi 24 juin : E. Armand : *Les thèses sexuelles de « l'en dehors » et la propagande anarchiste en général*.

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le deuxième et le quatrième lundi du mois, à partir de 15 heures jusqu'à 18 heures, à la même adresse.

Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

GROUPE AUTONOME INTERLOCAL MONTREUIL-VINCENNES-FONTENAY. — Les deuxièmes et quatrièmes vendredis de chaque mois, à 20 h. 30, au siège, salle de la Coopérative de l'Amicale, 11, rue des Laitières, à Vincennes.

1^{er} mai à 9 h., réunion du groupe au siège du local.

Afin de ne point se trouver mêlé aux querelles des diverses tendances de l'anarchisme et en attendant que se réalise l'unité, le groupe a décidé de se situer dans l'autonomie. — Cette position d'attente ne saurait être interprétée comme un acte d'hostilité envers l'une quelconque des tendances anarchistes — le groupe continuera à répandre les différentes éditions anarchistes et à s'intéresser à toutes les campagnes qui lui paraîtront susceptibles de retenir son attention, peu importe l'origine. — Chacun des membres du groupe a toute faculté d'adhérer individuellement à la tendance qu'il estime la meilleure.

JEUNESSE ANARCHISTE. — Le mercredi, à 20 h. 30, rue Saint-Sébastien, Paris (1^{re} arr.). (Métro : Richard-Lenoir).

8 mai. Senex : *Qu'est-ce que la philosophie ?*

PUTTEAUX ET ENVIRONS. — Réunions les premiers et troisièmes samedis du mois, Salle municipale, rue Roques-de-Filhol, 22. Causeries, conférences, vente de journaux et brochures de propagande.

Samedi 4 mai, à 20 h. 30. Mauricius : *L'Outrage aux Mœurs*.

LE HAVRE. — Réunion du « groupe d'études sociales » les premiers et troisièmes mercredis du mois, cercle Franklin, de 20 h. 30 à 22 h. 30.

Passage et réunion d'E. Armand. — Reçu jusqu'ici 57 fr. Que ceux qui n'ont rien envoyé se hâtent. Voici les chaleurs qui viennent, pendant lesquelles les réunions font relâche. — Répondre à Lachèvre, Librairie sociale, au cercle Franklin.

BORDEAUX. — *Amis de l'en dehors.* — Réunion le lundi à 21 h., au bar de Cursol (salle du préau). Angle rue de Cursol et place de la République.

LYON. — *Compagnons et Amis de l'en dehors* : tous les vendredis, à 20 heures, chez Taupenas, 35, rue des Chartreux (1^{er}).

ORLEANS. — *Compagnons et amis de « l'en dehors ».* — Réunion le 1^{er} vendredi du mois, au bureau de *l'en dehors*, 22, cité Saint-Joseph.

ORLEANS. — Nos amis rencontreront E. Armand le samedi de 11 h. 30 à 13 h., au bureau du journal, 22, cité St-Joseph (la cité St-Joseph débouche entre les numéros 66 et 68 du boulevard Châteaudun). — Il est mieux de prévenir de sa visite.

M. — 1. Nous sommes à *l'en dehors* pour la tempérance et non pour l'abstinence, pour l'us, non pour l'abus, chacun relativant l'us à ses capacités de jouissance et de résistance ; nous n'avons jamais préconisé ici l'excès. — 2. Nous ne voyons pas que le paiement de ton abonnement, même accompagné d'un million de dollars de souscription, te donne le droit d'empêtrer sur cette « ligne de conduite », le seul contrat tacite que nous ayons passé avec toi étant accompli par l'envoi régulier du journal. — 3. Il y a des feuilles consacrées à l'abstinence, au végétalisme, au végétarisme, etc., et nous estimons que l'article dont s'agit a sa place dans leurs colonnes et non en les nôtres. — 4. Il se peut qu'à l'exemple des publications que nous venons de citer, nous éditions quelque jour une publication consacrée exclusivement à la question du sexualisme, mais, comme tout ce que nous avons fait jusqu'ici, ce sera conçu et rédigé en dehors de la morale ou de la moralité de l'Eglise ou de l'Etat, mais, pas plus que pour *l'en dehors*, il ne nous viendra à l'esprit de forcer qui que ce soit de lire cette « rengaine » si ça ne lui plaît pas. — E. A.

B. — Ne pouvons accepter polémique antivégétalienne. Adresse-toi aux journaux s'occupant de la question alimentation.

A. SCOTT. — Tout reçu. Si vous voulez prendre la peine de relire l'article, vous vous apercevrez que j'ai pris soin de le dater. Je ne crois donc pas la confusion possible. — E. A.

LÉOPOLD FAURE. — Reçu mandat. Désolé que nous ne puissions constituer groupe consistant et nombreux. E. A.

M. R. poste restante. — Vous vous trompez et nous prenons pour ce que nous sommes pas. Ici nous cherchons à réaliser des idées, à donner corps à des théories. Vous vous ennuyez en notre compagnie et la vôtre ne nous apporterait aucune joie. Excusez-moi de ne pas vous répondre plus longuement. — E. A.

GAMARADE générera pour 150 francs MON PROFESSEUR, encyclopédie en 5 forts volumes, état neuf (au lieu de 400 francs) et pour 60 francs, LA MÉDECINE NATURELLE de Bilz, 2 forts volumes de 1.000 pages (au lieu de 160 francs). A Bonneau, rue de la Moquerie, 5, Tours (I.-et-Loire).

OCCASIONS : Moto Harley Davidson avec side, quatre places, éclairage, compteur, capote, accessoires, bon état mécanique : 2.000 fr. — Torpedo sport, 4 places, moteur Ford 1927, carrosserie Laborde, 5 roues garnies, nombreux accessoires, moteur et châssis état de neuf : 6.000 fr. — Ecrire pour rendez-vous : Mauricius, 2, impasse Girardon, Paris-18^e.

COMPAGNON de « *l'en dehors* » désirerait se documenter sur les différents procédés de tatouage en couleurs. Ecrire : Roger Lhuillier, 38, rue Davy, Paris-17^e.

ANSELME MAUZÉ. — Avouez la circulaire Durville. Sommes trop peu au courant de ce mouvement pour donner opinion nette. — E. A.

Service de Librairie

SUR NOS EDITIONS, nous faisons 20 % de remise à partir de 25 exemplaires du même prix, ou 25 % à partir de 100 exemplaires du même titre. Pour les brochures ou volumes publiés par D'AUTRES ÉDITEURS, un délai de quelques jours est nécessaire pour l'expédition des volumes, mais NOUS NE GARANTISONS PAS LES PRIX INDICUDES.

Dans tous les cas, joindre le montant de l'envoi à la commande.

Luttons contre la fiction Dieu

La propagande individualiste anarchiste négifie trop le combat contre les hypothèses, les fictions et les absurdités christiano-déistes. C'est en partie pour y obvier que nous avons édité une petite brochure compacte et substantielle, illustrée d'un très beau bois, dû à notre ami L. Moreau, et dont voici le contenu : *Dikran Elmasian : DIEU N'EXISTE PAS.* — Herbert Spencer : *LE PRÊRE DE L'ATHÉE*. — Alba Satterthwaite : *LE GRAND' FLEAU : LE CHRISTIANISME*. — Michel Bakounine : *L'ABSURDITÉ DIEU. Expédition franco aux conditions suivantes : 1 exempl., 0 fr. 45 ; 5 exempl., 1 fr. 75 ; 10 exempl., 3 fr. ; 100 exempl., 25 fr.*

E. Armand : *MON ATHÉISME.* — Réédition d'un article paru en 1909 dans *l'anarchie* ; excellente pour diffusion dans les milieux croyants. 10 cent. francs.

LES DIFFÉRENTS VISAGES DE L'ANARCHISME par Stephen T. BYNGTON, Edward CARPENTER, John HENRY MACKAY, Wm. C. OWEN, Henry SEYMOUR. — Avant-propos et traduction de E. ARMAND. — Avec un appendice contenant : 1. La déclaration de l'Association des Anarchistes individualistes allemands ; 2. Le manifeste du journal *l'en dehors* ; 3. Un projet d'International Individualiste Anarchiste. — Une forte brochure : 2 fr. francs.

Une plaquette qui enrichira votre bibliothèque :

PIERRE CHARDON. — *SA VIE, SA PENSÉE, SON ACTION.* — Une plaquette in-8°, contenant un choix des articles les plus caractéristiques de *par delà la mélée et la mélée*, et un extrait du *Mirage patriotique*, avec notices biographiques de E. ARMAND, M. P. et Paul Meyer, un portrait bois gravé de Louis Moreau et un poème « In memoriam » d'Eugène Bizeau. Franco : 1 fr. 50.

Cette plaquette tirée à quelques centaines d'exemplaires constitue un excellent outil de propagande individualiste associationniste et contient la matière de cent pages d'un volume ordinaire.

Une nouvelle brochure sur la question sexuelle

F. A. BARNARD : LA PLURALITÉ EN AMOUR. — James L. CORYELL : *LA VALEUR DE LA CHASTETÉ* (traduction par E. ARMAND, de deux études parues dans des périodiques communistes-anarchistes d'avant guerre) : 60 cent. francs.

BENJAMIN R. TUCKER : CE QUE SONT LES ANARCHISTES INDIVIDUALISTES. LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE. — Résumé caractéristique du point de vue tuckérien de l'anarchisme individualiste. Solution de quelques difficultés pratiques. — Franco : 50 cent.

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR par E. ARMAND (point de vue d'un individualiste anarchiste) et A. JORDAN (point de vue d'un socialiste allemand) — Franco : 15 cent.

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR par E. ARMAND (point de vue d'un individualiste anarchiste) et A. JORDAN (point de vue d'un socialiste allemand) — Résumé caractéristique du point de vue tuckérien de l'anarchisme individualiste. Solution de quelques difficultés pratiques. — Franco : 50 cent.

E. ARMAND : MON POINT DE VUE DE L'ANARCHISME INDIVIDUALISTE